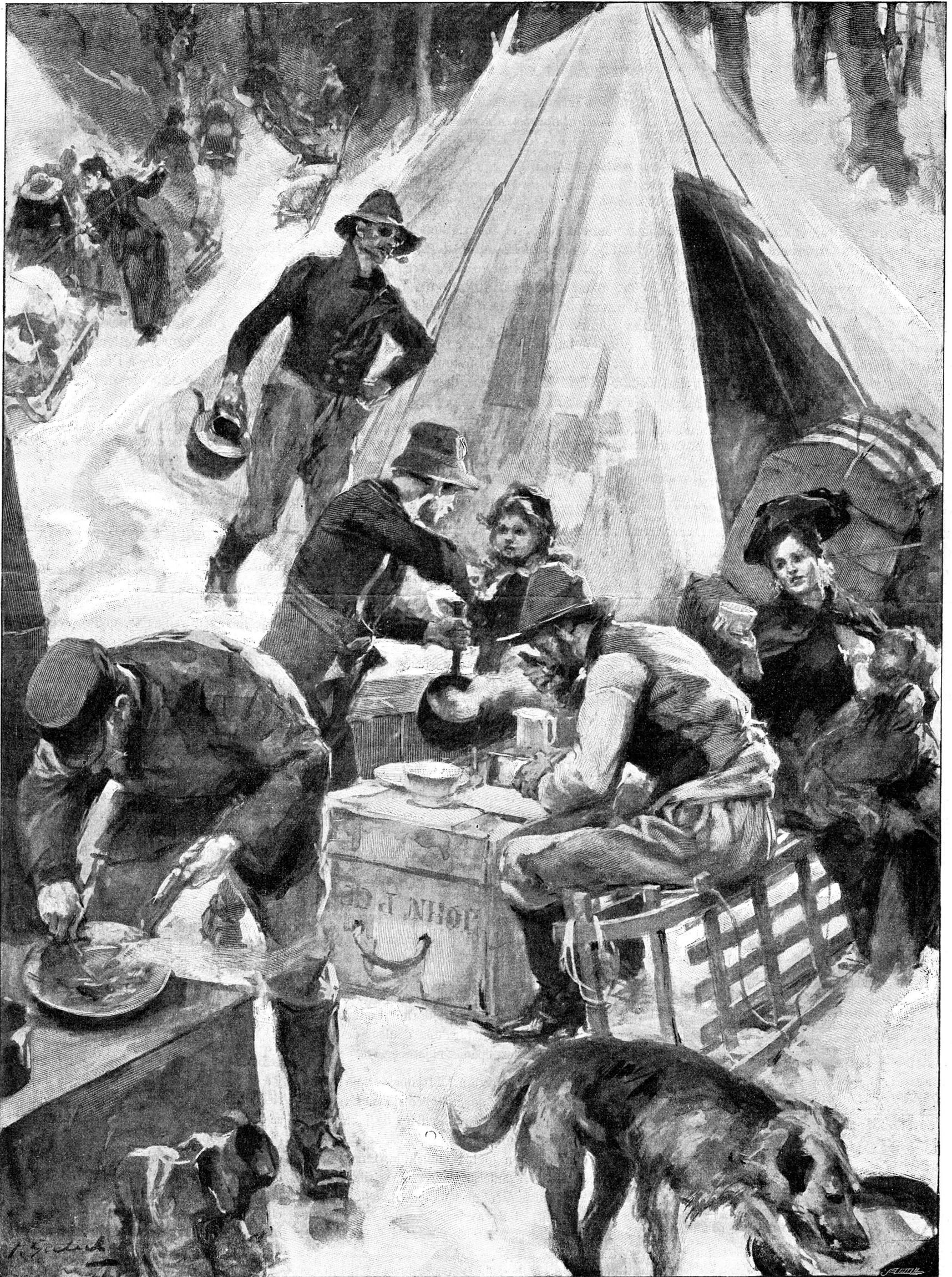


L'Univers illustré

N° 2243

JOURNAL HEBDOMADAIRE

19 mars 1898



LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE. — UN CAMPMENT DANS LES NEIGES. — Voir page 179.

NOTRE NOUVELLE PRIME GRATUITE

Le volume que nous offrons, cette année, à nos abonnés, comme prime gratuite, est un ouvrage dépassant en intérêt, en beauté et en luxe tous ceux que nous leur avons déjà offerts. Cet ouvrage, c'est

Gloires et Souvenirs Maritimes

PAR
MAURICE LOIR

D'APRÈS LES MÉMOIRES OU LES RÉCITS DE

Baudin, de Bonaparte, de l'Amiral P. Bouvet, du Vice-amiral Courbet, d'Alphonse Daudet, de Decrès, du Contre-amiral Dupont, du Vice-amiral Garnault, de L. Garneray, de l'Amiral de Grasse, du baron de Haussez, du baron de Hübner, de l'Amiral Humann, du Prince de Joinville, du Vice-amiral Jurien de la Gravière, de Joseph Kerviler, du Vice-amiral Krantz, de La Pérouse, de Las Cases, de Linois, de Pierre Loti, de Moreau de Jonnés, de François de Neufchâteau, du Contre-amiral Pallu de la Barrière, de l'Amiral du Petit-Thouars, du Commandant Henri Rivière, du Vice-amiral de la Roncière Le Noury, de l'Amiral des Rotours, de Camille Rousset, du Baron Roussin, du Comte de Ségur, de Suffren, de l'Amiral de Villeneuve.

C'est un magnifique volume grand in-4°, splendidement relié, et merveilleusement illustré. Il contient quarante-huit superbes gravures, dont vingt-huit hors texte, tirées en couleurs, d'après les aquarelles de M. Alfred Paris et de M. A. Giraldon.

L'énoncé seul de ces noms suffit à faire pressentir l'attrait puissant de cet ouvrage, dont la valeur artistique et documentaire est de tout premier ordre. En outre, et nous croyons utile de le répéter, c'est non seulement un beau, mais aussi un bon livre, consacré à l'exaltation de la patrie dans ce qu'elle a conçu, dans ce qu'elle peut concevoir encore de plus noble, de plus élevé.

C'est le livre de tous les Français, des jeunes comme des vieux, qui y trouveront soit le souvenir d'un glorieux passé, soit un réconfort pour l'avenir. C'est aussi le livre de la femme française, à laquelle rien de ce qui est grand, de ce qui est pur ne saurait rester étranger.

Ce beau livre, d'une grande valeur artistique, est offert gratuitement à toute personne qui s'abonnera pour une année à l'*Univers illustré*. — Pour y avoir droit, les abonnements en cours ayant déjà bénéficié d'une prime devront être renouvelés pour la même période de temps. — (Chaque demande d'abonnement doit être accompagnée de son montant en un mandat-poste.)

Pour recevoir FRANCO cette prime, les abonnés de France dont la ville n'est pas pourvue d'une gare ou d'un service de factage doivent indiquer exactement la gare destinataire. Ceux des pays étrangers ne participant pas à l'échange des colis postaux doivent faire retirer la prime dans nos bureaux. — ABONNEMENTS : Un an, 24 francs avec la prime prise dans nos bureaux; 26 francs avec la prime franco à domicile. — Union postale, un an, 25 francs; avec la prime franco à domicile, 27 francs.

UN NUMÉRO SPECIMEN DU JOURNAL EST ADRESSÉ A TOUTE PERSONNE QUI EN FAIT LA DEMANDE PAR LETTRE AFFRANCHIE

NOTRE NOUVEAU CONCOURS

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le programme détaillé du nouveau concours que nous ouvrons à tous nos abonnés et à tous nos lecteurs.

Bornons-nous, pour cette semaine, à dire que ce sera un

CONCOURS DE POÉSIE

d'une nature toute particulière, pour lequel nous décernerons un premier prix de

Deux cents francs en espèces

et deux autres prix sur la valeur desquelles nous fixerons nos futurs candidats.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par RICHARD O'MONROY. — Les Champs d'or du Klondyke, par GEORGES ROYER. — Théâtres, par FERNAND BOURGEAT. — *Sœur Colette*, par HENRI ALLAIS. — Causerie littéraire, par HENRY RABUSSON. — Causerie sportive, par ARMAND ALEXANDRE. — Nos gravures : M. de Mun; *le Flachat*; un Pied fossile; le duc des Abruzzes; la mort tragique de Félix Cavallotti. — Menus faits. — Rébus. — Dames. — Échecs. — Menu du dimanche.

GRAVURES : Les Champs d'or du Klondyke : Campement dans les neiges; embarquement d'un convoi de chercheurs d'or; sur le fleuve Youkon; Carte du territoire de Klondyke; à l'affût; traversée d'un canyon (torrent); la passe de Chilkoot. — M. de Mun. — *Le Flachat*. — Le Pied fossile. — M. Alexandre Bisson. — Revue comique du mois, par DRANER. — Le duc des Abruzzes. — Félix Cavallotti.

NOTRE FEUILLETON : *Vingt ans après*, par ALEXANDRE DUMAS, illustrations par R. DE LA NÉZIÈRE.

COURRIER DE PARIS

Le retour de l'hiver. — Les marchands de marrons. — L'influenza en 1414. — Pelisses et châles. — Les cachemires de l'impératrice Joséphine. — Les étudiants et la Mi-Carême. — Mérovak, l'homme des cathédrales. — Dessinateur et organiste sans le savoir. — Amours, délices et orgues. — L'origine du mot *interview*. — Le Métropolitain et les omnibus. — Snobisme. — La course à soixante centimes. — Paris qui s'éloigne. — La question à la mode. — Le hausse-col et les aiguillettes. — Un mystère historique.

L'hiver a fait un petit retour offensif, à la grande joie des marchands de marrons pour lesquels la saison n'a pas été bonne. Quand il gèle, le passant s'arrête

volontiers devant le fourneau du marchand de marrons, dont la chaleur un instant réconforte, et il y a encore des pères de famille pour répondre comme celui de Gavarni à son fils qui réclamait un pantalon plus chaud :

— Tiens, voici deux sous; tu achèteras des marrons et tu les mettras dans ta poche.

Heureusement que, pour ces honnêtes négociants, l'hiver n'a pas voulu partir sans avoir existé, et il a fait voltiger dans l'air certains petits flocons blanchâtres que les bienfaits de l'éducation nous ont appris à considérer comme de la neige, bien qu'en arrivant à terre nous n'ayons vu que de la boue.

Cette recrudescence du froid n'a pas fait disparaître l'influenza, une maladie qui avait au moins pour elle d'être « bien moderne ». Eh bien ! ce n'est même pas vrai. Voici ce qu'on lit sur les registres du Parlement à la date de 1414 :

« Le lundi 5 mars n'a point été plaidoyé, on n'avoit aucun avocat, ni procureur, ni parties par le palais, pour une moult et griève maladie qui généralement couroit par Paris, par laquelle la teste et tous les membres doloient et souffroient de moult fort rhume; et, entre tous, moy mesme ne dormis de toute cette nuit et ne puis me soutenir de la douleur des reins, de la teste, des costez, épaules et jambes. »

Si cette maladie pouvait à tout jamais supprimer la chicane et les procès, nous la bénirions. En attendant, nos Parisiennes s'emmitouffent de leur mieux dans toutes ces mantes, collets Valois, rotondes, pelisses, douillettes en loutre, chinchilla, renard bleu, thibet, etc., si seyantes à leur grâce frileuse. Nos mères ne connaissaient pas toutes ces jolies choses; le châle régnait, et il y avait encore une certaine manière de le faire cambrer sur les reins avec élégance.

C'est à l'année 1798, — il y a donc cent ans, — que remonte l'apparition des châles dits « cachemires » qui, pendant si longtemps, ont fait partie intégrante des corbeilles des jeunes mariées et de la garde-robe des femmes élégantes. On disait « mes cachemires »

comme on dirait aujourd'hui « mes perles et mes saphirs ». Au début, ces châles n'eurent pas beaucoup de succès, Joséphine écrivait à propos de ceux que Bonaparte lui avait rapportés, qu'ils pouvaient être très beaux et très chers, mais que la mode n'en prendrait pas; elle trouvait très laides ces nuances criardes, et ne reconnaissait à ce nouveau vêtement qu'un avantage : la légèreté.

Et cependant, toutes les Merveilleuses s'en parèrent. Ce fut une passion, une frénésie, si bien que Joséphine, revenue de sa première prévention lors de sa retraite à Navarre, en possédait cent cinquante, dont le moins cher était estimé, dit-on, quinze mille francs. Un placement de mère de famille. Aujourd'hui, ce luxe d'antan ne se trouve plus guère que sur les épaules de mères d'actrices, qui en ont fait des rotondes, ou dans la boutique de madame Manchaballe, qui espère les louer pour quelque costume premier Empire ou 1830. En fait de costume, la Mi-Carême a fait un peu oublier, par son animation, la tristesse du Mardi Gras. Les lavoirs sont restés fidèles à leur joyeuse tradition, et les étudiants, après avoir suffisamment conspué, ont fait succéder à une petite terreur une joyeuse réaction thermidorienne.

Au fond, manifestation politique, monôme ou cortège masqué, c'est toujours le même besoin de joie et de bruit dans la rue qui pousse cette bonne jeunesse. Il y a un âge où on a envie de crier et de s'agiter pour rien, pour le plaisir, et c'est presque aussi amusant de se déguiser en redresseur des torts et vengeur de la dignité nationale qu'en médecin de Molière, ou en conducteur d'automobile. Il n'y a plus que les étudiants pour trancher sur la monotonie de nos habitudes rangées et bourgeoises. Rodolphe Salis est mort, et le Sâr Peladan, assagi, s'est fait couper les cheveux, et ne porte plus de bottes en daim blanc sur la culotte de satin.

Il est vrai qu'il y a Mérovak, qui prétend prendre la succession du fameux Joséphin. Mérovak est un personnage aussi chevelu et aussi hirsute que M. Jean Rameau, le poète aux bigoudis, et il porté, lui aussi,

une barbe tout ce qu'il y a de plus... mettons assyrienne, pour être poli. Mérovak n'osant pas se nommer « Sâr », titre qui a sur celui d'officier d'académie cette supériorité qu'on se nomme soi-même, s'est intitulé « l'homme des cathédrales », ce qui est presque aussi beau que d'être « l'homme de la montagne » célèbre, dans *Miss Helyett*.

Donc, Mérovak est l'homme des cathédrales. Pour justifier ce nom, hanté peut-être par le souvenir de Quasimodo, et par le chef-d'œuvre de Victor Hugo :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom,

il se promène tous les jours pendant des heures sur les toits de l'église Notre-Dame, ce qui doit certainement être beaucoup plus sain que d'aller au café. Il évolue au milieu des colonnettes gothiques, de gargouilles et de chimères, le long desquelles a glissé l'archidiacre Claude Frolo. Ce n'est pas, d'ailleurs, sa seule spécialité, cette manie étant à la portée de tous les gens qui ont du temps à perdre. Il dessine des cathédrales en commençant par les toits — oui, monsieur, — et il exécute sur l'orgue des improvisations qui ne sont pas dans une musette, comme dirait le cavalier Polin.

Cela lui est venu de nuit en entendant chanter le rossignol, car il affirme qu'il n'a jamais eu le moindre professeur de dessin ou de musique. C'est peut-être dommage. Il tient ses talents d'une influence surnaturelle qui guide sa main sur le papier et sur le clavier de l'orgue. C'est sans doute la même influence qui a guidé son choix pour ce nom de Mérovak qui, pour un homme de cathédrale, a une autre allure que Dupont, Durand ou Balandard.

D'une voix blanche, il déclara que plusieurs sommités psychiques ont reconnu en lui un « foyer d'énergie inexplicable ». Il affirme que lorsqu'il est placé devant l'instrument, tout chante, la pierre, les piliers, les voûtes, la vapeur de l'encens, les vitraux. Il devrait bien aller voir quelques-unes de nos chanteuses d'opérette. Pour convaincre le public parisien, toujours un peu sceptique, il a convié un public d'élite à une petite audition d'orgue dans l'église de Saint-Gervais. Amours, délices et orgues ! Ça n'a pas été tout à fait ça. Le public a trouvé que l'influence surnaturelle avait peut-être besoin d'être corsée par quelque bonnes leçons pas surnaturelles, et c'est bien pour l'orgue qu'il est permis de dire que souffler n'est pas jouer.

Quoi qu'il en soit, l'attrait du merveilleux est tel que notre Mérovak, puisque Mérovak il y a, a été l'objet de nombreuses interviews. Et, à ce propos, savez-vous d'où vient ce mot d'*interview*? En dépit de son aspect britannique, c'est un vieux mot français; les Anglais nous l'avaient pris, et nous avons accepté le vocable qui répondait à une exigence bien moderne, avec sa forme anglaise. On lit en effet dans une des ballades du maître François Villon, les trois vers qui suivent :

Se groupez estes discarioux,
Rebignez tous ces *enterveux*,
Et leur montrez des traits le bris.

M. Jules de Marthold qui a étudié à fond le jargon du poète traduit ainsi :

Puis, sans butin, à gousset creux,
Repoussez-moi ces *tire-aveux*,
Leur montrant de vos liens le bris.

ce qui est un peu plus compréhensible. Le mot *enterveux*, dont les Anglais ont fait *interviewer*, désigne un questionneur indiscret, comme devaient être par exemple les juges d'instruction du temps de Villon. Dans ce temps-là, on avait le droit de poser la *question*. En employant *enterver*, *enterveux*, Villon n'a fait que se servir d'un mot déjà ancien, car on trouvait chez le vieux poète Rutebeuf le mot *enterver* dans le sens de savoir, comprendre, entrevoir, *inter* et *veer*, voir, simple dérivé du mot *videre*. L'An-

gleterre peut d'ailleurs objecter qu'à défaut de ce mot-là nous lui en avons pris bien d'autres.

Nous allons aussi lui prendre l'idée de son Métropolitain. Du moins, le projet a été voté par la Chambre, ce qui ne veut pas dire que le projet soit déjà en voie d'exécution. Le Métropolitain ne tuera pas le fiacre; mais il « concurrencera » certainement le tramway et l'omnibus. Dans notre pays, qui se pique de démocratie, il y a des gens qui ne sont pas flattés d'être rencontrés en omnibus; ils rougissent légèrement et se lancent dans une foule d'explications inutiles pour vous raconter les motifs tout à fait exceptionnels qui les ont décidés, ce jour-là, à prendre ce mode de locomotion.

J'ai vu, un bon jour, un de nos excellents snobs s'en tirer d'une façon très plaisante. Lorsque le conducteur arriva devant lui avec le traditionnel : « Passez vos places, s'il vous plaît ! » il demanda de son air le plus ingénu :

— Combien est-ce ?

L'effet fut produit. Tout le monde, dans la voiture, regarda cet hurluberlu qui ne savait pas que les places d'intérieur coûtaient six sous, preuve certaine (?) qu'il montait dans un omnibus pour la première fois. On n'a pas ces pudeurs-là, dans le reste de l'Europe, non seulement dans la familiarité du Midi, en Italie ou en Espagne, mais même dans l'aristocratique cité de Saint-Petersbourg, par exemple, où le boyard le plus noble ne fuit pas le contact, en omnibus, du plus humble des moujicks, son ancien serf, peut-être.

Chez nous, avec la course à soixante centimes, par exemple, le fiacre sera toujours préféré à l'omnibus, même à célérité égale. La Compagnie générale a mis en circulation, ces jours-ci, cinq cents voitures munies de l'indicateur Marix, et qui établit la petite course au prix uniforme de soixante centimes. Un peu partout, et notamment sur les grands boulevards, des attroupements se sont formés. On contemplait avec curiosité la petite boîte genre réveille-matin qui est fixée à gauche du cocher, près de la lanterne. L'essai paraît contenter, jusqu'à présent, les voyageurs, qui auront moins à causer avec les cochers, — ce qui est toujours une bonne chose, — et les cochers, qui trouveront peut-être le moyen de se faire de bien meilleures moyennes en transportant pendant un temps relativement court un plus grand nombre de clients. Ils auront donc tout avantage à aller vite — quel rêve ! — à condition de ne pas être trop arrêtés par le bâton des agents, et ce sera d'autant plus nécessaire que nos amis habitent de plus en plus loin et que nos lieux de plaisir se sont plus éloignés du centre de Paris.

Où est-il le temps où le bon goût consistait à habiter tout autour du Café Anglais, et où les voies le plus à la mode étaient les rues de Grammont, du Helder ou Louis-le-Grand ? Aujourd'hui, le dernier cri, c'est d'habiter rue de la Faisanderie ou rue Benouville, comme notre ami Molier; et quand les fortifications auront été abattues de ce côté, je ne sais pas jusqu'où l'on ira. Notre pauvre Concours hippique lui-même va, cette année, avoir lieu là-bas, là-bas, à la Galerie des Machines, et c'est là également que seront réunies les œuvres destinées au Salon de 1898, à cette diablesse de porte située au coin de l'avenue de La Bourdonnais et de La Motte-Picquet, quartier qui, il y a seulement une quinzaine d'années, passait pour tout à fait province. A cette époque, j'avais l'honneur de servir dans un régiment de cuirassiers à l'École militaire, et l'on ne rencontrait guère dans ces parages que des gaillards en pantalon garance et vêtus de ces uniformes qui sont actuellement, sans contredit, les plus laids d'Europe, à la grande tristesse de notre vieux cœur de cocardier.

Certains bons esprits se sont émus de la situation. Le Musée de l'Armée, créé par la Sabretache, et à la tête duquel se trouve le général Vauson, a certainement pour but d'évoquer des souvenirs... et des

regrets par la vue des belles tenues d'autrefois; certains résultats dans ce sens ont déjà été obtenus. On a rendu aux officiers la tunique avec les épaulettes pour remplacer le dolman, qui avait vraiment trop l'air d'un veston; on cherche une nouvelle coiffure de grande tenue et on pense très sérieusement à prendre le hausse-col comme insigne de service. Ce coquet ornement, accordé aux officiers sous Louis XV, avait presque la forme qu'il a conservée jusqu'à nos jours et avait survécu à tous les régimes. Il n'a été supprimé que par décision ministérielle du 2 décembre 1881 et remplacé par le port de la jugulaire sous le menton, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. La jugulaire sous le menton, loin d'ajouter à l'éclat de celui qui la porte, lui donne un air guindé et a le grave inconvénient d'être invisible à certaine distance. Le hausse-col est peu coûteux; en métal doré ou argenté, il peut faire un très long usage, sans que son renouvellement soit nécessaire. Ce ne serait donc pas une dépense pour nos officiers, auxquels on a successivement enlevé l'épée, la giberne, la coiffure de guerre, les fourragères, les aiguilletes et tous les ornements d'autrefois.

A ce propos, on nous donne une curieuse origine des aiguilletes, devenues aujourd'hui exclusivement l'apanage des officiers de l'état-major, qui les portent à droite, et de la gendarmerie, qui les porte à gauche. Au temps de Louis XIII, un régiment d'infanterie avait lâché pied devant l'ennemi. Le cardinal Richelieu, qui n'était pas tendre, décréta qu'à l'avenir tout homme de régiment qui reculerait devant le feu, ne serait plus fusillé comme un soldat, mais aurait le supplice infamant de la pendaison. Les soldats du régiment eurent à cœur la leçon qui leur était donnée et ils prirent l'habitude de marcher au combat, le cou enserré dans la corde dont on les menaçait (!).

D'abord de chanvre, la corde devint plus tard de soie, le clou qui la garnissait fut remplacé par des ferrets d'or et d'argent, et l'instrument de torture se transforma en insigne d'élite. Heu ! heu ! D'abord, les aiguilletes ne se portent pas autour du cou, mais agrafées de l'épaule à la poitrine; cette origine pourrait être plus exacte pour les fourragères; mais, comme son nom l'indique, ce cordon servait à botter le fourrage. Pourquoi ne pas admettre simplement que ces aiguilletes et ces ferrets viennent de Louis XIII, à une époque où tout le monde, hommes et femmes, en portait sur ses vêtements? Mon Dieu ! que la vérité historique est donc difficile à connaître !

RICHARD O'MONROY.

LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE

KLONDYKE ! Les « champs d'or » du Klondyke ! Tels sont les mots qui, aujourd'hui, suffisent à faire naître un long frisson dans tout le monde yankee, dans toute la race anglo-saxonne, et tourner les regards vers ce nouvel Eldorado. Ce ne sont, disent les journaux américains, que gens en route pour le Klondyke, et jamais ne se vit encore pareille course à l'or. De tous les ports de l'océan Pacifique, San Francisco, Victoria, Vancouver, Seattle, etc..., partent continuellement des vapeurs chargés d'émigrants qui vont tenter la fortune dans ce pays soudain révélé. Rien ne peut les arrêter : ni ce lointain et rude voyage au bout du monde, ni la mort par le froid qui les menace dans ces régions glacées, ni la mort par la faim dans ces solitudes désolées, ni le scorbut sur les rives d'un fleuve marécageux.

Ces « champs d'or », selon l'expression des mineurs, sont en effet situés à l'extrémité nord-ouest du continent américain, près le cercle polaire, dans le haut bassin du fleuve Youkon, qui baigne l'Alaska. Ce territoire, trois fois grand comme la France, séparé de la Sibérie par le détroit de Béring, cédé le 30 mars 1867 par le gouvernement russe aux États-Unis moyennant une indemnité de 36 millions, est une des régions les plus désertes et les

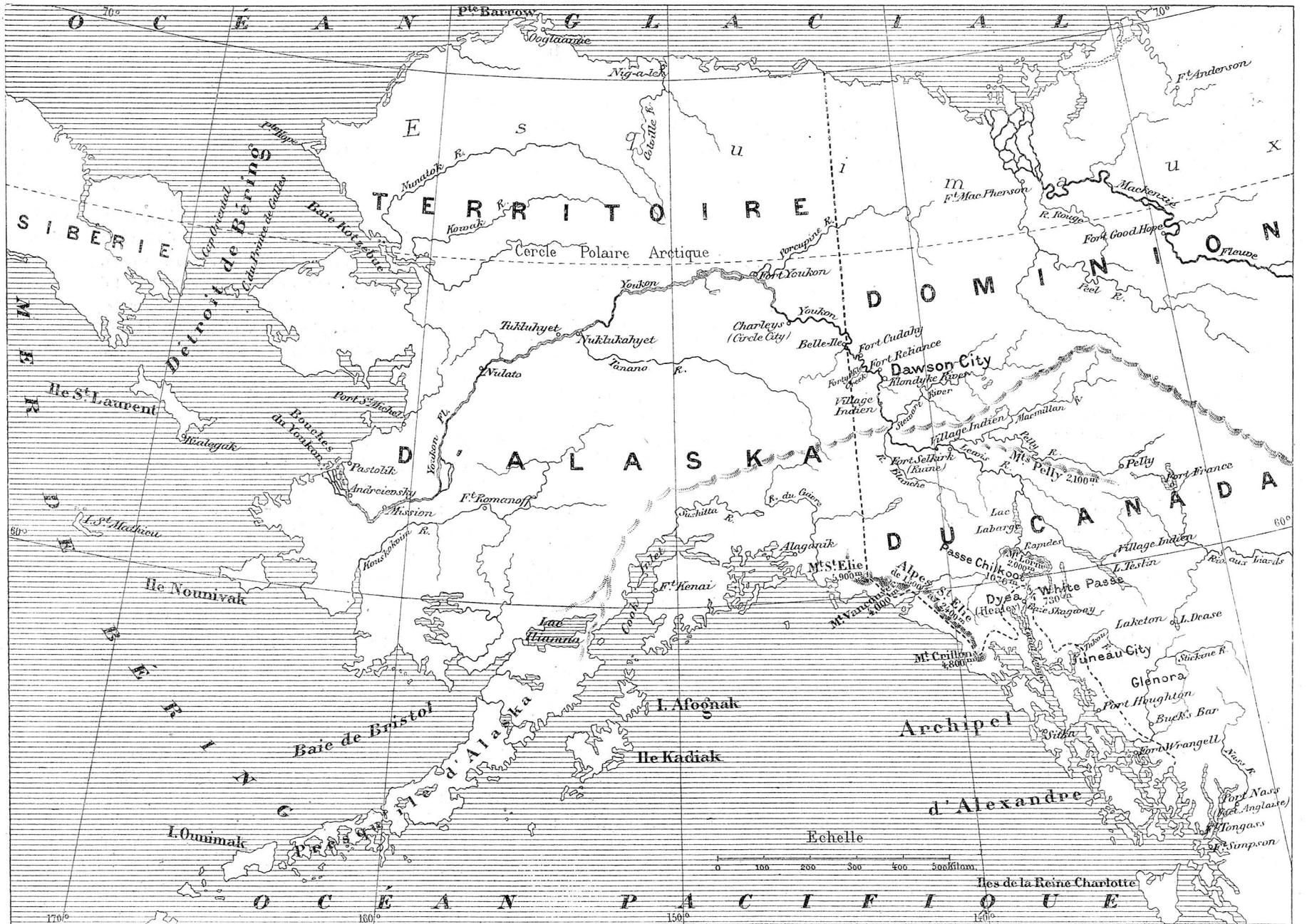


EMBARQUEMENT D'UN CONVOI DE CHERCHEURS D'OR

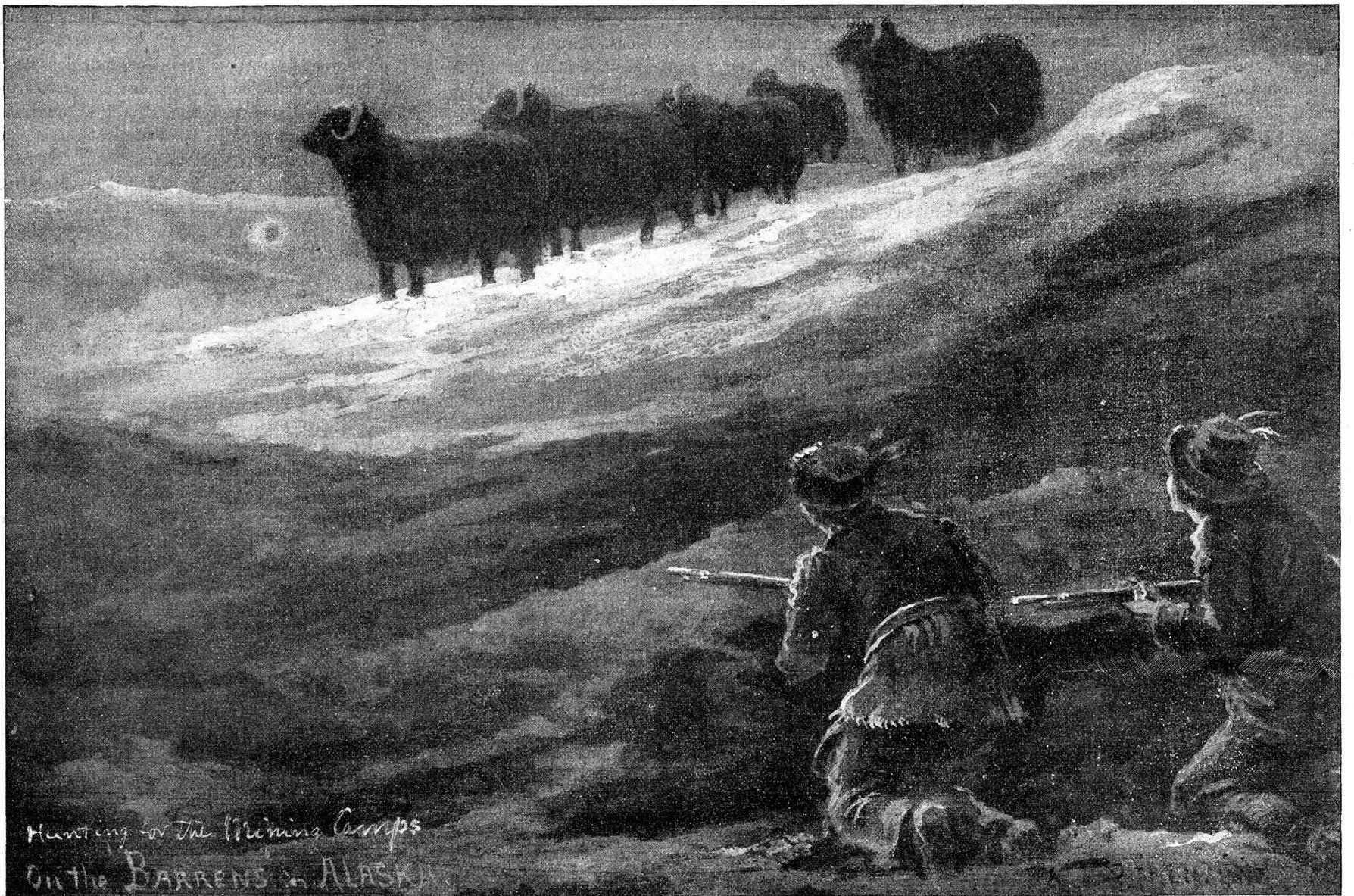


SUR LE FLEUVE YUKON

LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE. — Voir page 179.



CARTE DU TERRITOIRE DU KLONDYKE



A L'AFFUT

LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE. — Voir page 179.

plus froides du globe. Il est habité seulement par quelques milliers d'Indiens Peaux-Rouges, chasseurs de martres, de loutres et de castors, ou pêcheurs de saumons.

Depuis une vingtaine d'années déjà, les chercheurs d'or s'étaient avancés dans ces solitudes glacées, mais sans succès. Le gouverneur de l'Alaska, dans son rapport annuel de 1895, déclarait pourtant que la vallée du Youkon était le plus « vaste champ d'or qu'on ait trouvé depuis la découverte de l'or en Californie ». Dès ce moment, les mineurs y partirent et vinrent fonder deux petites villes, Circle-City et Forty-Mile-City, sur les bords du grand fleuve.

En août 1896, un mineur ayant remonté le Youkon jusqu'en territoire canadien, et s'étant aventuré dans le Klondyke, un de ses affluents, y découvrit des mines d'or d'une richesse incalculable.

Aussitôt le bruit s'en répandit, et la perspective de ramasser en quelques mois des trésors fit affluer dans ces régions jusque-là désertes des milliers d'aventuriers de toutes sortes et de toutes conditions, et dépeupler les centres avoisinants.

C'est sur la limite frontière du Canada que s'étendent, sur une superficie d'environ 50.000 milles carrés ce qu'on appelle les *Champs d'or*, et c'est dans un affluent du Youkon, le Klondyke et ses tributaires, qu'ont été trouvés les plus beaux *placers*.

* * *

Le Youkon (ou *rivière des Rennes*), deux fois grand comme le Rhin, prend sa source près du mont La Pérouse, dans les Alpes d'Alaska, et, après un parcours de 3.500 kilomètres, va se jeter dans la mer de Behring par une embouchure de 96 kilomètres. Ses eaux, toujours boueuses, sont parsemées de milliers d'îles, et ne sont accessibles qu'aux navires à fond plat, durant la période de juin à septembre.

C'est en remontant son cours que l'on arrive à deux de ses affluents, le Klondyke et le Stewart-River, entre lesquels se trouve ce fameux district minier dont la superficie égale à peu près celle de la France. D'après le docteur W.-H. Dall, de Washington, ce ne serait encore là qu'une très faible partie du territoire aurifère. — « L'or y coule comme de l'eau, » dit le chef de police de la région, et se cache dans une sorte de boue qu'il suffit de laver. Et il cite de nombreux émigrants qui ramassèrent en quelques mois plusieurs tonnes d'or, en particulier le cas d'une femme de mineur qui, dans l'intervalle de ses occupations ménagères, s'en allait chercher de la poussière d'or dans une bouteille et en aurait ramassé pour 50.000 francs en l'espace de quelques jours.

Mais que de fatigues et de souffrances pour l'acquisition de ces richesses !

La neige, la glace, la boue sont autant d'obstacles.

L'hiver est d'une durée de huit mois, avec thermomètre descendant à 40° au-dessous de zéro, et pendant cette saison ne règne qu'une sorte de crépuscule. De plus, impossibilité de se procurer ni vivres ni approvisionnements d'aucune sorte : la chasse parfois permet de vivre en tuant l'élan, l'ours, le mouton sauvage. Force est donc à l'émigrant de traîner avec lui ce qui lui est nécessaire pour ces huit mois d'hiver.

Le vêtement aussi doit être approprié au climat : grandes bottes en peau de marmotte, pantalon *idem*, pelisse en peau de lynx que fabriquent les Indiens de la région, et qu'ils dénomment la *parka*. Ce costume, d'une valeur relativement considérable, permet seul d'affronter les rigueurs de cet hiver polaire et de travailler dans ces eaux boueuses, qui charrient l'or en parcelles ou en pépites.

D'où provient cet or ?

D'une « mine-mère », disent sans hésiter les mineurs, de ces vastes glaciers qui l'ont enchaîné depuis des siècles, d'où l'action des eaux l'a détaché. Ces parcelles, grâce à leur poids, ont été déposées par les courants, et ont formé ainsi des accumulations successives depuis des milliers d'années. Par endroit, ces couches de graviers, de conglomérats, ont près de cinquante pieds de profondeur, et même, dans certaines vallées, l'or se trouve à de plus grandes profondeurs, et il faut parfois aller jusqu'à deux cent cinquante mètres. Mais sur les montagnes, soit par suite d'un phénomène géologique, soit par suite de l'érosion produite par l'air, le métal se trouve pour ainsi dire à nu sur des étendues assez considérables. Malheureusement, à de telles altitudes, soumises aux froids les plus rigoureux, le travail humain n'est plus possible.

* * *

Il y a actuellement trois routes pour se rendre dans ce nouvel Eldorado.

Premièrement par Québec, en prenant le *Canadian Pacific Railway*, qui vous mène à l'autre extrémité du continent américain, à Victoria. De là, on prend le bateau jusqu'à Saint-Michel, port situé dans la mer de Béring, et l'on gagne le Youkon que l'on remonte pendant près de 2.500 kilomètres jusqu'à Fort-Youkon, situé à la jonction du fleuve et d'un de ses affluents, le Porcupine. A partir de cet embryon de ville, on gagne, à pied, Dawson-City, la nouvelle cité construite au confluent du Youkon et du Klondyke.

Ajoutons que cette route n'est praticable que de juin à septembre. Le trajet, coûteux, est d'une durée de quarante jours environ.

Une deuxième route, plus courte et qui n'exige qu'un mois, mais plus pénible, passe également par Québec et Victoria. On débarque à Juneau, petite ville de trois mille habitants, dernier centre civilisé sur la route du Klondyke, puis on monte en bateau le Lynn-Canal jusqu'à Dyea, ville de tentes mobiles, improvisée par les chercheurs d'or, au pied des montagnes. Là, commence la vie d'aventures : nécessité de s'arrêter plusieurs jours pour se procurer des guides indiens au prix de dix dollars chacun, des chiens et un traîneau, qui ne coûtent pas moins de quinze cents francs, afin de franchir ces monts élevés qui conduisent au célèbre passage de Chilkoot, de près de onze cents mètres de hauteur.

L'ascension et la descente de ce passage sont les parties les plus dangereuses de cette route. Pour le franchir, il faut vraiment avoir l'âme chevillée au corps. On doit, en effet, faire dans la neige, la glace, la boue, une escalade de près de mille pieds, pendant laquelle le moindre mouvement d'inattention peut être fatal.

Voici, du reste, la description qu'en fait dans un journal anglais un témoin oculaire, M. de Windt :

« La pénible marche de Dyea à Sheep-Camp, au pied de la passe, pourrait être évitée en se servant d'un cheval, mais le sentier est trop escarpé.

» A Sheep-Camp, nous dûmes nous arrêter quatre jours, nos Indiens nous réclamant de trop gros salaires que nous dûmes pourtant leur accorder. Là, nous vîmes trois groupes de mineurs qui retournaient à Juneau, n'ayant pu continuer leur route faute de provisions. Ensuite, une rude montée de deux heures nous amena à Stone House. A partir de cet endroit, le voyage devient de plus en plus dangereux ; il n'y a plus de sentier, mais seulement d'énormes crevasses. Nous avançons péniblement sur la glace glissante, à genoux, nous aidant de nos pieds et de nos mains. Nous fûmes alors surpris par un épais brouillard, et jusqu'à ce qu'il fût dissipé, nous dûmes rester étendus, grelottants, dans une anfractuosité de rocher. Le froid était devenu intense.

» La seconde partie de l'ascension fut encore plus pénible, le terrain étant pour ainsi dire perpendiculaire. Plus trace de sentier, et il n'était pas possible d'en faire un, car les rochers étaient trop branlants, et le passage d'un homme suffisait parfois à en détacher de gros blocs. En d'autres endroits, le moindre faux pas pouvait occasionner une mort certaine, notamment en un point situé à 30 yards du sommet du Chilkoot. Là nous fûmes encore arrêtés pendant une heure par une tempête de neige aveuglante, et nous reprîmes notre marche dans d'épais monceaux de neige où nous enfoncions jusqu'aux genoux.

» Nous fûmes ensuite durant deux heures sous une pluie torrentielle, et, enfin, exténués après une marche aussi pénible, nous pûmes atteindre le lac Lindermann, sur le versant opposé. J'en ai vu de dures, ajoute M. de Windt, pendant les quinze années que j'ai passées en Sibérie, à Bornéo et dans la Tartarie chinoise, mais je puis dire que je considère cette ascension du Chilkoot comme la plus grande épreuve physique du globe. »

Les journaux américains signalaient récemment la dispersion d'une colonne entière d'émigrants dans cette passe. Un des glaciers s'étant détaché sous l'action des pluies torrentielles tomba dans un lac au pied de la montagne, le fit déborder, entraînant la terre et les rochers, et détruisit tout sur son passage. D'après les dernières nouvelles, huit cents individus qui avaient quitté Dyea avec des vivres insuffisants, seraient en ce moment encore bloqués par les neiges, et risqueraient de mourir de faim, le steamer *Cleveland*, envoyé de San Francisco à leur secours, avec une cargaison de provisions, s'étant perdu au nord du

cap Beale, pendant une tempête terrible qui sévissait dans ces parages.

Au delà de cette passe, il faut encore franchir, avant d'atteindre Dawson-City, une distance de 925 kilomètres, soit en radeaux, soit sur la glace, par une série de lacs ou de rivières aux rapides dangereux, traverser une série de *canyons*, canaux taillés à pic dans le roc, où l'eau vient s'engouffrer avec violence, et remplis pour la plupart de neige ou de boue.

L'endroit le plus périlleux est Miles-Canyon, situé à peu près à mi-chemin du lac Marsh et du lac Labarge. Ce canyon a environ un mille de long, d'où son nom, et 30 pieds de large. Les murs de ce canyon s'élèvent des deux côtés à pic à la hauteur de plusieurs centaines de pieds.

Une nouvelle passe, d'un accès plus facile, la White-Pass, située à 16 kilomètres de la précédente, vient d'être découverte.

Les Américains, qui ne reculent pas devant les difficultés, parlent de jeter une ligne ferrée à travers ces montagnes. Une Compagnie anglaise, la *British Columbia Development Association*, a déjà commencé ses travaux.

Un de nos compatriotes, M. Variéclé, veut, de son côté, entreprendre de franchir cette muraille de glace, de neige et de boue par la voie aérienne, pour se rapprocher autant que possible des villages des chercheurs d'or et leur apporter vivres et munitions. — Un ingénieur américain, M. Leo Stevens, a même constitué une Société de transports aériens.

Une troisième route, mais peu praticable encore et qui n'attend qu'un chemin de fer traverse les provinces du nord-ouest du Canada. C'est celle suivie par les trappeurs et les agents de la célèbre Compagnie de la baie d'Hudson. Son point de départ serait la station d'Edmonton, sur le *Canadian Pacific Railway*. Une compagnie anglaise construirait une ligne de tramways et de diligences sur ce parcours de près de deux mille kilomètres d'Edmonton à Dawson.

On annonce, d'autre part, qu'un projet de chemin de fer allant de Glenora à la partie navigable du Youkon vient d'être adopté par le gouvernement.

Cette question des transports est d'importance capitale pour l'avenir de ce nouveau centre de population. En attendant, les gouvernements américain et canadien ont dû organiser des expéditions pour porter secours coûte que coûte aux mineurs aujourd'hui bloqués dans ces hautes vallées.

Deux moyens de traction s'offraient, les chiens de trait ou les rennes ; mais les premiers ont été écartés parce qu'ils doivent porter leur nourriture, et que, vu la longue distance à parcourir, ils n'auraient guère pu être chargés d'autre chose ; de plus, d'ingénieux spéculateurs américains, prévoyant une forte demande de chiens de trait, avaient accaparé tous ceux qu'on pouvait se procurer dans l'Amérique du Nord, faisant hausser prodigieusement les prix : de cinq cents à mille francs par tête. Les rennes, au contraire, se nourrissent de mousse et d'herbe sèche en grattant la neige.

M. Kjelliman, qui a introduit le renne domestique dans l'Alaska, a été chargé par le gouvernement des États-Unis d'aller en Laponie chercher un grand nombre de ces animaux. Il vient d'en ramener un millier avec un nombre suffisant de porteurs esquimaux, à Dyea, d'où l'expédition va partir pour arriver à Dawson-City vers la fin de ce mois.

Cette future capitale compte, à cette heure, plus de vingt mille mineurs, logés pour la plupart, dans des huttes en planches ou en toiles, qu'ils se construisent eux-mêmes. Elle fut fondée, il y a quelques années seulement, par un Canadien d'origine française, Joseph Ladue, qui lui donna ce nom en l'honneur du docteur G.-M. Dawson, le premier fonctionnaire du Canada qui constata la présence de l'or en cette région. L'animation est déjà très grande en cette ville, qui possède ses temples anglican, presbytérien, ses maisons de jeu, d'une construction encore fort primitive, où se joue le *faro* avec fureur. Joseph Ladue, sur le point de devenir milliardaire, est aujourd'hui considéré comme le roi des mines de la région.

* * *

On estime à cent mille le nombre de ceux qui sont en route, aujourd'hui massés dans les localités les plus rapprochées du Klondyke, attendant la fin de mars pour se ruer vers ces contrées à la recherche du métal précieux.

Devant cet exode vraiment incroyable, les autorités du Canada ont dû chercher un remède. Elles ont fait avertir

les émigrants des dangers qu'ils courent, des déceptions qu'ils se préparent, le district minier étant déjà accaparé par les premiers pionniers, et les meilleurs *claims* pourvus de propriétaires. De plus, le gouvernement a résolu de percevoir un droit de vingt à trente pour cent et de se réserver un *claim* sur deux dans tout le district aurifère. Si un *claim* est concédé, le nouveau propriétaire devra payer une première taxe de 125 francs et une redevance annuelle de 500 francs.

Toutes ces mesures prohibitives en vue d'arrêter ce *rush* formidable, cette course à l'or, ne sont rien encore en présence des difficultés que les mineurs vont éprouver pour se nourrir. La farine vaut à l'heure actuelle de 60 à 300 francs les 45 kilos, la livre de bœuf 5 francs ; la livre de lard 4 francs, la livre de pommes de terre de 12 à 15 francs ; le beurre, le sucre, le thé, le café, etc., sont dans les mêmes conditions. Mais, par contre, si la vie est chère, les salaires sont, en proportion, relativement élevés et varient de 75 à 100 francs par jour.

Les chercheurs d'or n'ont pas à lutter seulement contre le froid et la faim ; durant la saison d'été, ils sont en proie à des moustiques énormes ; contre ces terribles insectes, il n'y a ni remède, ni protection : le dard de l'affreuse bête perce le vêtement le plus épais, et les parties ainsi piquées enflent aussitôt, faisant endurer les tortures les plus épouvantables.

Qu'importe ! On va voir se reproduire la prodigieuse émigration qui fit jadis surgir San Francisco, Johannesburg, et peupla la Californie, le Transvaal. Une société nouvelle, une civilisation pratique vont s'improviser dans les profondeurs jusqu'ici silencieuses de l'Alaska, capables de bouleverser les conditions économiques de l'ancien continent.

Quelles en seront les conséquences au point de vue européen ? L'avenir seul pourra nous l'apprendre ; mais la vieille Europe, devant cette transformation continue du riche continent américain, devra, elle aussi, se préparer à des pensées nouvelles, à des destins nouveaux.

GEORGES ROYER.

THÉÂTRES

Théâtre national de l'Odéon : *Juan de Manara*, drame en quatre actes, cinq tableaux, en vers, de M. Edmond Haraucourt. — **Théâtre de l'Athénée-Comique :** *La Geisha*, opérette en trois actes, de M. Owen Hall, adaptation française de MM. Ch. Clairville et Jacques Lemaire, musique de M. Sydney Jones. — **Théâtre des Nouveautés :** *Le Contrôleur des Wagons-Lits*, vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson.

L'œuvre nouvelle de M. Edmond Haraucourt, que l'Odéon vient de donner avec un très beau succès, fera grand honneur au poète qui l'a conçue et au théâtre qui l'a accueillie.

Juan de Manara est un *Don Juan*, mais, à l'encontre de Molière, de lord Byron, d'Alexandre Dumas, M. Edmond Haraucourt a voulu nous intéresser non aux odieuses prouesses du séducteur de Séville, mais à son âme, à l'état de son âme... Il nous montre un Don Juan inéluctablement poussé au crime par la violence de son tempérament, par l'ardeur de sa « vocation » et constamment désolé de ce que sa nature l'oblige à faire d'abominable...

Et ce tableau des souffrances d'un « affolé conscient » est d'un puissant intérêt ; le fond du caractère de Juan de Manara, c'est le mysticisme, le mysticisme poussé jusqu'au raffinement, jusqu'au dilettantisme. Il fut un marquis de la fin du XVIII^e siècle qui était un mystique de ce genre-là et il a laissé un nom lugubrement immortel...

Mais l'espace m'est mesuré, il me faut, le plus succinctement possible, raconter la pièce de M. Haraucourt.

Le premier acte, le plus mouvementé de tous, nous montre les deux filles du Commandeur, Dolorès et Luscinde, fiancées l'une à Juan, l'autre à son ami don Miguel.

Juan, déjà célèbre comme séducteur, aime passionnément Dolorès et se croit guéri de sa folie :

Naguère je courais l'amour et n'aimais point ;
Je courais le bonheur qui m'attendait sous l'orme ;
Aujourd'hui, j'ai trouvé la formule et la forme.
Paix à moi ! Mais j'ai mis quinze ans à les trouver.

Il se trompe lui-même, car il ne peut apercevoir une silhouette de femme sans la suivre des yeux, il ne peut recevoir un baiser chaste de Luscinde sans y découvrir les « parfums de l'inconnu ». Aussi, oubliant Dolorès, attire-t-il dans un piège la sœur de sa fiancée et veut-il la violenter. Luscinde, indignée, haletante de rage et de pudeur révoltée, s'empare du poignard de Juan et se tue pour ne pas subir l'outrage. Le Commandeur survient au bruit et met l'épée à la main ; don Juan ne pouvant fuir est obligé de se défendre. En un mouvement malheureux, il atteint le Commandeur qui tombe mort.

Cœlia, une pauvre fille dont le ravisseur a abusé, une servante de Dolorès, accourt avec d'autres. Elle ramasse le collet de dentelle de don Juan arraché par la main crispée de Luscinde.

Au deuxième acte, à une table de festin, don Juan chez lui se divertit par des danses et des chansons. Il veut surtout masquer son inquiétude, car il devine qu'on le soupçonne des deux crimes. Du moins, Dolorès ne se doute de rien. Don Juan, qui obtient tous les succès auprès des femmes honnêtes, est adoré aussi des courtisanes, par Inès, la plus belle, qui le supplie et dont il dédaigne les soupirs. Il est détourné de sa frivole conversation par un moine du Saint-Office, qui lui annonce qu'on torture un jeune seigneur accusé du double meurtre. Don Juan a gardé dans le cœur quelques bons sentiments. Il s'insurge à cette infamie et s'avoue coupable. Mais il n'existe pas de preuves de son forfait. Cœlia qui possédait le collet révélateur, le rend au meurtrier.

J'ai voulu vous livrer, et c'était un remords.
J'ai mieux. Vous me tuez ; je vous sauve en échange.
Ne remerciez pas, monseigneur. Je me venge !

La malheureuse, délaissée, perdue, aime encore le libertin. Elle le prouve quand don Miguel vient attaquer don Juan désarmé. Elle lui fait un rempart de sa poitrine et le sauve... Cependant la justice va s'emparer du cruel séducteur, qui prend le parti d'abandonner le territoire de Séville.

Trois ans plus tard, dans l'église du couvent où s'élève le tombeau du Commandeur, Dolorès prie, en habits de novice. Elle se consacre à la religion. Des moines passent causant à voix basse du retour du contumax impie. Il faut le brûler ! Il viendra sans doute sous ces voûtes afin de revoir Dolorès. Il sera pris !... Puis des mendiants défilent, à qui Dolorès distribue des secours. Au milieu d'eux est la pauvre Cœlia avec son enfant ; et Dolorès contemple ce fils de don Juan avec des larmes aux paupières. Enfin, restée seule, la novice aperçoit tout à coup celui qu'elle a tant aimé et qu'elle n'a pu croire coupable. Il se dévoile à elle, ravive sa passion mal éteinte et la reconquiert, au pied de la statue marmoréenne, dans un baiser.

Les moines reviennent et le cynique amant se cache dans le tombeau de celui qu'il a tué jadis. Au quatrième acte, dans sa chambre, don Juan s'est soustrait à la recherche des moines ; il cause avec Dolorès, qui s'est donnée à lui, devenant sa femme. Elle croit le bonheur possible, mais le libertin est hanté de remords maintenant. Il avoue son forfait ; il est l'homme de proie qui passe :

J'enchâsse artistement la douleur dans les âmes :
Tends la tienne ! Je suis le châtiment des femmes,
Moi l'homme ! Et maintenant mes yeux que tu voulais,
Si tu doutes encore, mes yeux, regarde-les !

Dolorès s'enfuit éperdue. Don Juan demeure seul. Il éprouve le dégoût de la vie et de soi-même, et, dans une hallucination abominable, il revoit le monument du Commandeur, le défilé funèbre d'un cortège de prêtres emportant un cercueil. Il assiste à ses propres funérailles... Mais la vision disparaît lentement.

Il se retrouve alors solitaire, fiévreux, couché par terre. Un vieux moine entre. C'est le chef du Saint-Office. Le vieillard lui parle de confession, de miséricorde et de justice infinie. D'abord, le sceptique est

narquois ; mais ces paroles du prêtre le pénètrent peu à peu : c'est Dieu que tu cherchais dans la femme !

O mystique égaré, chercheur de paradis,
Retourne-toi vers ton passé, retourne et dis
Si dans tous les amours retrouvés en arrière
Il existe un baiser qui vaille la prière ?

Don Juan, repentant, soumis, la tête basse, invoque le Dieu dont on lui parle, et quand Dolorès entre pour le retrouver, le moine répond : — Don Juan est mort !

Ce drame, de très noble allure et de haute valeur littéraire, a valu à son auteur d'enthousiastes et légitimes applaudissements.

La part du directeur de l'Odéon est grande dans ce succès, car la mise en scène dont il a entouré la pièce de M. Haraucourt est à la fois somptueuse et artistique : costumes riches et exacts, décors superbes, signés Chaperon, musique de scène discrète, originale et distinguée de M. Paul Vidal, danse mauresque réglée par M. Hansen, et exécutée par la charmante mademoiselle Ixart, de l'Opéra, — rien n'a été épargné pour que le spectacle fût à la hauteur de l'œuvre.

Les deux principaux rôles sont joués par M. Philippe Garnier et madame Segond-Weber, et, à côté d'eux, on a chaleureusement applaudi mademoiselle Jane Rabuteau, tout à fait excellente dans le rôle trop court de dona Luscinde ; mademoiselle Laperçerie, très touchante dans celui de Cœlia ; mademoiselle Lucy Gérard, très piquante dans le travesti d'un jeune imitateur de don Juan ; mademoiselle Valentine Page, très belle et très bien disante dans un personnage épisodique de courtisane amoureuse ; enfin, mademoiselle Fromant a eu son petit succès personnel en esquissant avec esprit une jolie silhouette de paysanne espagnole, superstitieuse et maligne...

Les Anglais ont une vieille réputation de pudibonderie qui leur tient lieu de pudeur, chacun sait ça. Aussi, avons-nous été fort étonné en faisant connaissance avec l'opérette qui vient de se jouer un millier de fois à Londres et y a fait « fanatisme » pendant plus de deux années consécutives.

Ce n'est pas que le sujet de *la Geisha*, dont MM. Clairville et J. Lemaire viennent de donner à l'Athénée une habile adaptation française, soit très inconvenant, loin de là ; mais cette petite histoire de fiançailles britanniques se déroule, au Japon, dans un bien singulier endroit.

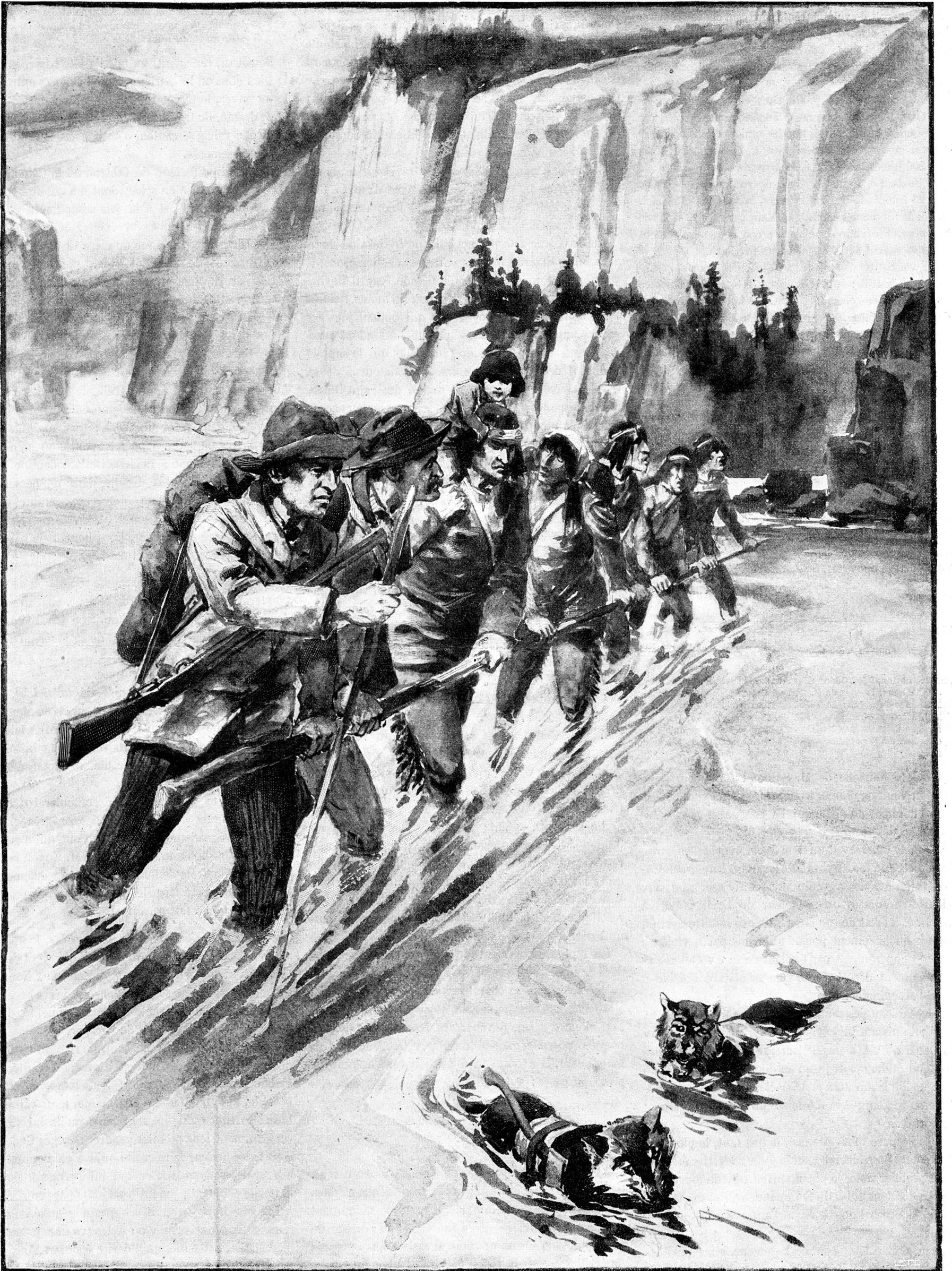
Je n'insiste point et je me contenterai d'ajouter que les « gigues » de Sydney Jones sont très joliment chantées par mademoiselle Jeanne Petit, qui a eu plusieurs fois les honneurs du *bis* ; que M. Guyon est toujours un bien drôle de fantoche, et que mademoiselle Leriche continue à faire des grincheuses « un emploi » définitif et tout à fait personnel.

Dans *le Contrôleur des wagons-lits*, le nouveau vaudeville de M. Alexandre Bisson, qui vient de soulever des tempêtes d'un rire extravagant aux Nouveautés, aucune scène ne se passe dans un de ces excellents *sleeping-cars*, dont l'invention a tant augmenté, depuis quelques années, le plaisir de voyager.

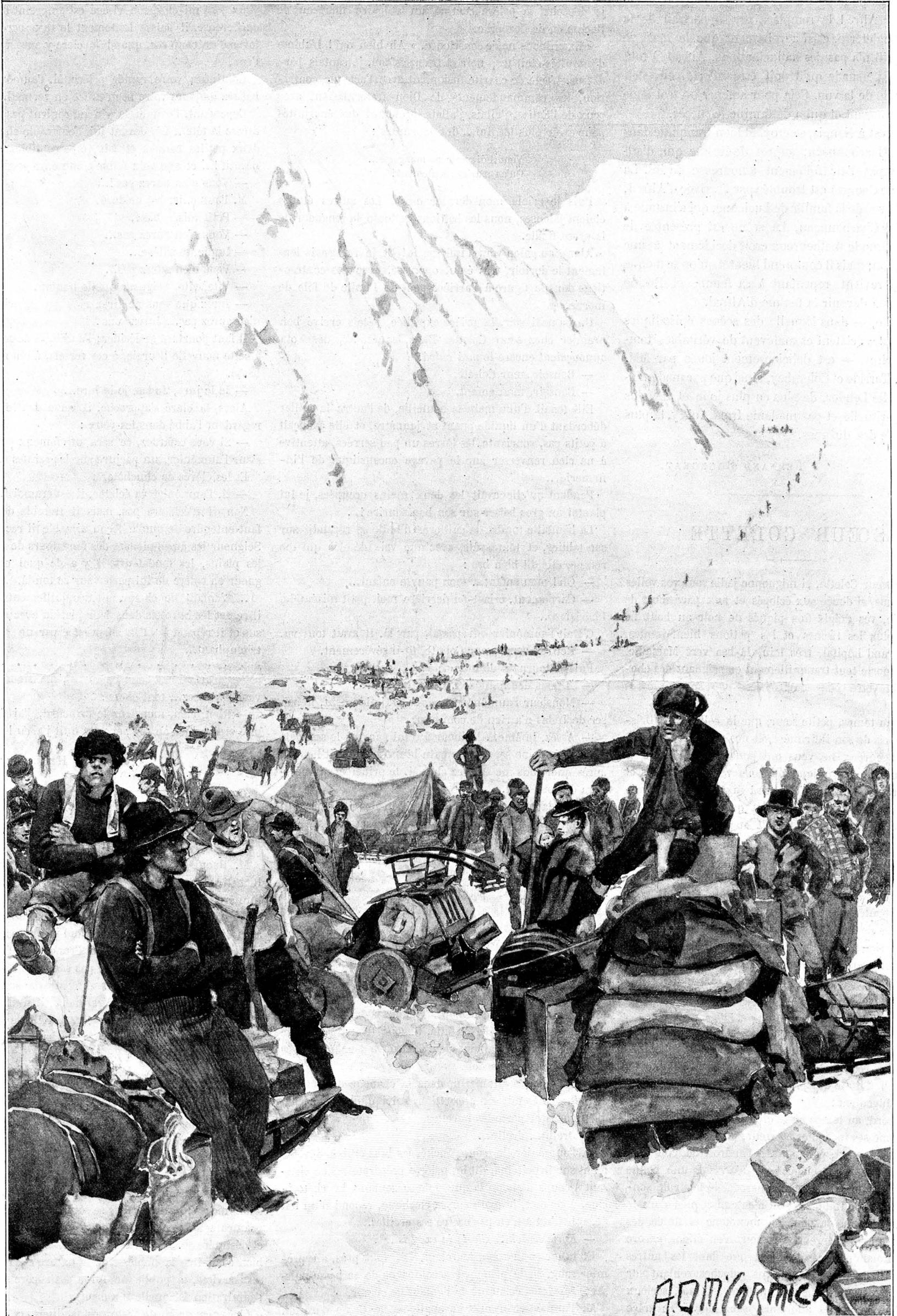
Le susdit contrôleur ne contrôle rien du tout. Il se nomme Georges Godefroid et exerce, en réalité, l'enviable profession de rentier. Seulement, comme il possède, avec une femme charmante, mais vaine, des beaux-parents qu'il déteste, parce qu'ils lui vantent constamment leur premier gendre, Georges Godefroid a eu l'idée de leur faire croire qu'il a été nommé contrôleur des wagons-lits, ce qui lui permet de filer du domicile conjugal pendant trois jours par semaine.

Et, ces trois jours, il les passe régulièrement à Nangis, dans une famille où se trouve une jeune fille, mademoiselle Rosine, qu'il désire épouser. Pour arriver à réaliser ce rêve, il veut divorcer, et cherche à se faire détester de sa femme, qui ne cesse de l'adorer...

Or, il arrive que son nom de Godefroid est également celui d'un véritable contrôleur des wagons-lits. Ce dernier, qui porte le nom d'Alfred apprend le motif qui a



LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE. — TRAVERSÉE D'UN CANYON (TORRENT). — Voir page 179.



LES CHAMPS D'OR DU KLONDYKE. — LA PASSE DU CHILKOOT. — Voir page 179.

poussé Georges à employer ce subterfuge et, sous différents prétextes, s'implante dans la maison où il se met à courtiser chaudement Lucienne Godefroid.

Georges garde le portrait de Rosine dans le boîtier de sa montre. Alfred le remplace par le portrait de la reine d'Angleterre, et si adroitement que le mari se demande s'il n'a pas des hallucinations. Alfred, à tout hasard, lui persuade qu'il doit être affecté, en effet, d'un trouble de la vue. Cela pour amener un troisième acte très amusant et qui a déterminé le succès.

Georges est à Nangis, se croyant bien tranquille dans la famille Charbonneau, auprès de Rosine qui, d'ailleurs, n'a pas l'air follement amoureuse de lui. La quiétude de Georges est troublée par l'arrivée d'Alfred, puis par la vue de la famille de Lucienne, qui s'installe à la table des Charbonneau. La scène est présentée de telle façon que le malheureux croit décidément à une hallucination; mais il comprend bientôt qu'on se moque de lui. Il revient repentant à sa femme et Rosine pourrait bien devenir la femme d'Alfred.

Cette folie, — dans laquelle des scènes épisodiques étourdissantes éclatent et soulèvent de véritables tempêtes de rires, — est délicieusement jouée par MM. Germain, Tarride et Colombey, ainsi que par mademoiselle Marcelle Lender, de plus en plus jolie et de plus en plus spirituelle, et par madame Irma Aubry, la plus réjouissante des duègnes.

FERNAND BOURGEAT.

SOEUR COLETTE

O petite sœur Colette, si mignonne jadis sous vos voiles noirs et bleus, si douce aux éclopés et aux paresseux de l'infirmerie, vos doigts fins piqués de noir au bout ne doseront plus les tisanes et les potions bienfaisantes. Dans un grand hôpital, très loin, là-bas vers Marseille, vous êtes morte tout tranquillement en soignant des cholériques, et votre bon sourire s'est figé sur vos lèvres blanches.

Il y a beau temps, petite sœur, que le collège de Brissac était épris de son infirmière, et nos mines de chérubins langoureux ne vous ont jamais troublée. Petite sœur indulgente et mignonne sous vos voiles noirs et bleus, votre mémoire ne s'offensera pas du souvenir irrévérencieux que je vais exhumer, et quand la mort vous prit, si votre bon sourire flottait encore sur vos lèvres blanches, c'est que vous pensiez peut-être aux années lointaines où vous fûtes tant aimée!

Le plus enragé de vos adorateurs, c'était un rhétoricien efflanqué qui, tout le long du jour, rimait pour vous. J'ai brûlé mes vers, sœur Colette, afin que plus tard mon fils ne les lût point, et si jamais la confession que je vais signer d'un nom d'emprunt lui tombe sous les yeux, il n'osera penser que l'auteur de pareils méfaits est un homme grave. J'aurai soin de lui dire que les faiseurs de nouvelles inventent à plaisir des histoires saugrenues.

Après la prière du soir que je lisais comme doyen d'âge, les amoureux de sœur Colette couraient à la distribution des réconfortants et des antiscorbutiques. Ce que j'ai bu là d'huile de foie de morue me sera compté le jour du Jugement!

Tout d'abord, au temps où le dieu malin ne m'avait pas encore allumé ses incendies au cœur, je récitais mes oraisons convenablement, posément. A l'endroit où l'on dit : « Examinons notre conscience », je m'arrêtais une bonne demi-minute pour laisser aux camarades le loisir de sonder leurs abîmes d'iniquités; on n'entendait plus dans le silence recueilli que la chanson monotone et flûtée des becs de gaz, puis je reprenais, et nous n'en étions encore qu'aux commandements de Dieu, que dans les autres études éclatait le tapage des grosses galoches roulant sur le plancher, des pupitres qui claquaient, et moi, sérieux et digne, je menais mes auditeurs, sans leur faire grâce d'un mot, jusqu'au dernier « Ainsi soit-il ».

Mais un beau jour, adieu ma gravité. Comment? Pourquoi?... Est-ce que je sais!

Je connaissais pourtant sœur Colette depuis des mois et

des mois, et je venais seulement de m'apercevoir qu'elle avait le plus petit nez, les plus doux yeux du monde. J'allai grossir la légion des infirmes par amour, et depuis ce moment, — ici les gens pieux se voileront la face, — je dépêchai la prière comme un vulgaire morceau de Racine ou de Corneille.

« Examinons notre conscience. » Ah bien oui! L'abîme d'iniquités était trop noir et trop profond, je sautais pardessus. L'acte de charité fusionnait avec l'acte de contrition, les commandements de Dieu fraternisaient avec ceux de l'Église, j'allais, j'allais, préférant des énormités pour avoir plus tôt fini... des énormités :

Vendredi chair ne mangeras...
Qu'en mariage seulement!

Puis je criais mon dernier *amen*. Les autres études étaient jalouses, nous les battions de toute la longueur de la prose finale.

Alors, au galop vers l'infirmerie! Et je regagnais lentement le dortoir, très ému, oppressé, avec des contractions dans la figure à l'arrière-goût de l'huile de foie de morue.

Un samedi soir, la prière expédiée, j'étais arrivé bon premier chez sœur Colette. Dans les études, des voix annonçaient encore le *med culpá*.

— Bonsoir sœur Colette.

— Bonsoir, mon enfant.

Elle tenait d'une main la bouteille, de l'autre la cuiller débordant d'un liquide puant et jaunâtre, et elle avançait à petits pas, souriante, les lèvres un peu serrées, attentive à ne rien renverser sur le pavage encaustiqué de l'infirmerie...

Pendant qu'elle avait les deux mains occupées, je lui plantai un gros baiser sur son bon sourire!...

La bouteille tomba, la cuillerée d'huile se répandit sur son tablier, et toute pâle, avec une voix désolée qui me remua, elle dit bien bas :

— Oh! mon enfant... mon pauvre enfant...

— Garnement, cria-t-on derrière moi, petit misérable, Pharisien...

C'était l'aumônier qui passait par là. Il avait tout vu.

— Retirez-vous, sœur Colette, fit-il sévèrement.

Puis se tournant de mon côté :

— A nous deux, Judas... Oui, Judas...!

— Monsieur l'aumônier, risquai-je timidement, le baiser de Judas n'a rien de commun...

— Assez, infâme... Malheur à celui par qui le scandale arrive. Vous me servirez demain la messe de huit heures, après quoi vous me suivrez chez M. le principal qui décidera de votre sort.

Et pendant ce colloque, le bataillon des infirmes qui n'y comprenait rien, restait à distance respectueuse, bouche béante.

— Allez vous coucher tous, grogna l'abbé, sœur Colette est souffrante.

Pardonnez-moi, petite sœur, j'ai tant pleuré. Des années ont passé et j'ai mis plus d'un gros baiser sur des lèvres moins roses que les vôtres, mais toujours j'entends l'écho de votre chère voix désolée. Petite sœur, nous ne nous revîmes plus. Depuis ce temps, vos doigts fins et alertes ont pansé bien des plaies, soulagé bien des douleurs et vos lèvres roses ont murmuré à l'oreille des mourants les mots qui consolent. Quand là-bas, très loin, l'Ange vous toucha de son aile, il vous trouva souriante comme au jour où j'ai tant pleuré, et votre dernière pensée fut une pensée de pardon.

A huit heures du matin, dans la chapelle du collège, M. l'aumônier fait son apparition, suivi d'un rhétoricien efflanqué, qui porte les burettes.

— Drelin... drelin...

M. l'aumônier, le front penché, les bras croisés dévotement sur la poitrine, dit les prières préparatoires en chassant à coups de talon la queue de sa soutane. Le rhétoricien, à genoux, la main sur sa clochette, répond d'un ton dégagé. C'est à n'en pas croire ses oreilles.

— *Kyrie eleison... Gloria in excelsis...*

Et la messe marche, marche... Là, tout près, au premier rang, M. le principal accompagne de sa basse puissante les *Amen* éclatants de l'enfant de chœur.

M. l'aumônier nasille l'évangile et le *Credo* d'un ton bourru. (Certes il n'est pas en froid avec le bon Dieu, mais il ne peut s'empêcher de trouver que la Providence permet quelquefois des choses bien étranges). Et la figure d'impudence de son clerc!...

Dominus vobiscum...

M. l'aumônier essuie son beau calice en vermeil, — un cadeau des élèves, — il tend au rhétoricien le gobelet orné d'émaux, ses lèvres murmurent une prière rapide, ses yeux sont mi-clos, son visage est empreint d'une majesté douceuse, il baisse lentement le vase sacré qu'il va relever d'un coup sec, quand le clerc y aura versé le vin et l'eau.

Continuez votre rapide prière, M. l'aumônier, baissez, baissez toujours votre beau calice en vermeil.

Cependant, l'eau et le vin ne coulent pas, et l'officiant dresse la tête... Là, devant lui, l'enfant de chœur tient ses deux petites carafes et fait imperceptiblement un signe négatif!... et une voix faible comme un souffle, dit :

— Vous n'en aurez pas!...

M. l'aumônier est médusé.

— Petit misérable...

— Vous n'en aurez pas...

— Impie, sacrilège...

— Vous n'en aurez pas...

— Vite, vite, Seigneur quelle honte...

— Jurez que vous ne direz rien au principal, ou vous n'en aurez pas... Jurez-vous?

Il faut pourtant se décider; l'auditoire ne comprend rien à cette nouvelle liturgie, à ces versets, à ces répons à voix basse.

— Je le jure, Judas, je le jure...

Alors, le clerc s'approche, il verse goutte à goutte en regardant l'abbé dans les yeux :

— Si vous cafardez, ce sera un fameux parjure, monsieur l'aumônier, un parjure sur les saintes espèces...

Et les élèves de chuchoter :

— M. l'aumônier va éclater, il est cramoisi.

Non, il n'éclatera pas, mais il tremble de fureur et il faut entendre de quelle façon aimable il recommande au Seigneur les âmes pieuses des fondateurs de ce collège. Je les plains, les fondateurs, il y a de quoi mettre le Seigneur en colère de lui parler sur ce ton-là.

... L'enfant de chœur fait tranquillement son ménage, il remet les burettes dans leur plateau avec un linge dessus et il répond à « *l'Ite missa est* » par un « *Deo gratias* » triomphant...

... Qu'avez-vous donc ce matin, monsieur l'aumônier, vous paraissez... tout chose?

— Rien, rien, monsieur le principal, j'ai failli écraser une vipère hier au soir, et cette nuit j'ai eu le cauchemar.

HENRI ALLAIS.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

M. Raoul de Cisternes vient de consacrer au duc de Richelieu une belle et solide étude¹, qui met en pleine lumière le grand rôle joué dans l'histoire diplomatique de notre pays par ce ministre des affaires étrangères dont on a pu dire qu'il fut le dernier grand ministre ayant présidé aux relations extérieures de la France avec l'Europe.

La gloire du Cardinal n'est pas sans avoir projeté, avec son rayonnement, quelque ombre injuste sur la mémoire de l'héritier d'un nom déjà si merveilleusement illustre. Richelieu, c'est le ministre de Louis XIII, le restaurateur du pouvoir royal, l'adversaire victorieux de la féodalité et de la maison d'Autriche. Le duc de Richelieu, c'est le vainqueur de Port-Mahon, le compagnon de Louis XV, le sémillant galantin de la cour la plus dissolue qu'il y eut au monde. Mais ce titre et ce nom glorieux furent aussi portés par un homme qui rendit à son pays de mémorables services et mérita d'ajouter un lustre nouveau à un blason si justement fameux. Certes, le ministre de Louis XVIII, qui eut l'honneur d'assurer la libération du territoire après les événements de 1814 et de 1815, a reçu maint tribut d'hommages : les historiens se sont plus à saluer en lui un beau caractère en même temps qu'un négociateur habile et désintéressé. Mais il est permis de croire que, faute de bien connaître la noblesse de sa nature et la grandeur de ses services, le public ne lui a pas encore accordé toute l'admiration à laquelle il a droit.

L'ouvrage de M. de Cisternes facilitera cette réparation tardive, en éclairant d'un jour complet la physionomie de

¹ *Le duc de Richelieu. — 1818-1821*, par Raoul de Cisternes; un vol in-8° chez Calmann Lévy.

l'homme et les talents du diplomate. Souhaitons donc que tout le monde le lise... et que l'exemple profite à quel qu'un des successeurs du représentant de la France au congrès d'Aix-la-Chapelle.

Un bon roman, qui n'est qu'un bon roman, n'est pas pour nous déplaire, à nous qui avons un faible pour les romanciers sans épithètes, pour ceux qui ne sont ni psychologues, ni naturalistes, ni décadents. Signalons, à ce titre, *la Forêt d'argent*¹, de M. Alfred du Pradeix.

C'est l'aventure d'un gentilhomme réduit par la dureté des temps à porter la casquette galonnée de commissaire de surveillance administrative, et qui finit par épouser la veuve d'un de ses amis, qu'il s'était un peu trop pressé d'aimer et que lui lègue généreusement un mari dépourvu de rancune. — Beaucoup de mouvement dans ce récit bien agencé, où l'intérêt ne décline jamais et où le style se maintient constamment à un niveau plus qu'honorable : succès assuré... à moins qu'il n'y ait plus en France d'amateurs de romans, chose peu vraisemblable.

*Rétrogrades*², tel est le titre d'un nouveau roman du comte A. de Sainte-Aulaire. Et l'on sait que l'auteur est homme à le justifier par sa partialité pour les choses et les gens du temps passé. Là-dessus on peut lui chercher chicane. Mais ce qu'il faut reconnaître avec bonne grâce, c'est que ce rétrograde possède l'art de rendre aimables ses héros et ses héroïnes les plus « vieux jeu ». Et puis, parmi tous ces « vieux jeu », il y a de jeunes personnages dont la manière d'être ne diffère pas sensiblement de celle de nos plus modernes amoureux. Ou, si elle en diffère, c'est par l'ardeur et la sincérité des passions. Il sera donc beaucoup pardonné à ces rétrogrades-là, parce qu'ils ont beaucoup aimé. — Une des figures de femmes que nous présente, cette fois, M. de Sainte-Aulaire est même assez aguichante : c'est une brebis galeuse qui dépare un peu la bergerie... ou qui donne envie de s'y installer, selon le point de vue. Enfin, on peut toujours y jeter un coup d'œil : on ne perdra pas son temps.

HENRY RABUSSON.

CAUSERIE SPORTIVE

Un temps superbe a favorisé la réunion de dimanche à Auteuil, où se disputaient deux épreuves importantes, le Grand-Prix du Printemps et le Steeple-Chase national. Aussi, y avait-il beaucoup de monde, et la Société des courses, dont les recettes avaient sensiblement baissé depuis le commencement de la saison, doit être satisfaite de l'apparition de Phébus.

Le sport a été d'une régularité parfaite, et les donneurs n'ont pas dû être très satisfaits. Tous les favoris — événement rare — ont gagné; aussi les rapports du mutuel ont-ils été d'une faiblesse extrême. Trois chevaux, Rival, Ermeric et Ardent II, semblent d'ores et déjà se classer hors de pair pour les grandes épreuves et, s'il ne leur arrive rien de fâcheux, il est certain qu'ils auront les faveurs de la cote.

Le Grand-Prix du Printemps, course de haies handicap — 20.000 fr., 4.200 mètres — a été enlevé de cinq longueurs par Ermeric, à M. B. de Castellane (G. Monk) sur Paco (Wright) et Sombrun (Collier).

Dans le Steeple-Chase national — 30.000 fr., 4.000 mètres — Ardent II, à M. le baron Finot, a battu de deux longueurs Turbot et Nestier, troisième à une longueur et demie.

Le troisième prix important de la journée a été gagné de deux longueurs par Rival, à M. le comte de Clermont-Tonnerre, sur Préfet et Faublas.

A signaler la monte de plus en plus énergique et correcte de M. Wright, qui sera, avant peu, le meilleur jockey d'obstacles.

**

L'entraînement cycliste semble recommencer dans les vélodromes; un des plus assidus, au Parc-des-Princes, est Jacquelin, qui semble vouloir encore nous émerveiller cette année.

A la Seine, Dernaucourt se livre également à un travail

sérieux. A-t-il beaucoup de prétentions? Je l'ignore... enfin, nous verrons!

A Toulon, Bouhours a battu Lesna dans un match de 30 kilomètres avec entraîneurs.

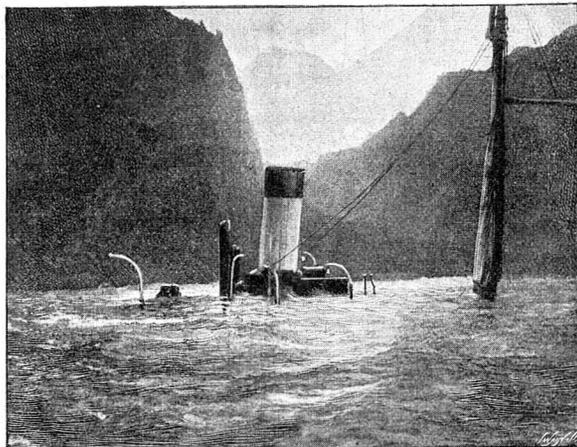
Et en attendant les belles réunions projetées, les routes ensoleillées sont sillonnées en tous sens par les joyeux cyclistes, heureux d'aller respirer l'air pur de nos campagnes. Et la diminution de l'impôt est un grand sujet de conversation, où le nom de M. Georges Berry est souvent prononcé!

ARMAND ALEXANDRE.

NOS GRAVURES

LE NAUFRAGE DU « FLACHAT »

Le paquebot *Flachat* a fait naufrage non loin d'Arraga, à l'extrémité nord de Ténériffe. Sur un total de 50 hommes d'équipage et 51 passagers, 24 personnes seulement ont



été sauvées. Ce naufrage fit l'objet d'une interpellation à la Chambre des députés quand on apprit que ce désastre était dû au nombre insuffisant de l'équipage. Notre gravure est exécutée d'après une photographie prise à bord du navire *Hermès*, qui passa sur les lieux du naufrage quelques heures après qu'il s'était produit.

M. DE MUN

C'est jeudi dernier, 10 mars, qu'a eu lieu à l'Académie française la réception du comte Albert de Mun. Ce fut une solennité politique presque autant que littéraire.



(Photographie Bary.)

Elle devait, par la situation sociale des deux orateurs, intéresser au plus haut point le faubourg Saint-Germain. Aussi, lorsqu'à deux heures, le récipiendaire a pris place à côté de ses deux parrains, MM. Alfred Mézières et le vicomte de Vogüé, une très brillante assistance se pressait dans les tribunes.

M. de Mun remplace Jules Simon. L'éloge qu'il avait à faire de son prédécesseur et qu'il a fait avec une absolue conscience, était une tâche dont il sentait toute la délicatesse.

Il nous trace de sa jeunesse un tableau ému :

« Ah! ce collège de Vannes! nous y avons tous passé, tant M. Jules Simon nous a promenés souvent dans ces salles basses, immenses et dallées, où l'on écrivait sur ses genoux, sans tables ni pupitres, sous les yeux du régent, grimé par une échelle dans sa chaire en forme de ton-

neau, entre des murs nus et noirs, soutenus au milieu par le fameux poteau, autour duquel, sur un signe du maître, les élèves allaient tout à coup, pour se réchauffer, danser, avec des cris perçants, une ronde frénétique.

» Sa famille ne pouvait plus rien pour lui; il n'avait plus le moyen de payer sa pension chez le père Daudé: c'était fait de ses études, de son travail, de son avenir; le principal du collège eut pitié de lui et le recommanda à madame Le Normand qui tenait la « psallette », c'est-à-dire la pension des enfants de chœur.

« J'avais là, dit-il, une chambrette sans feu, où mon lit, une chaise de paille et une petite table de bois blanc avaient bien de la peine à tenir... Je ne payais que 25 francs par mois tout compris, et, comme on m'avait exempté de la rétribution scolaire, mon budget ne s'élevait pour l'année qu'à 250 francs. »

» Mais il fallait les trouver, ces 250 francs! Son professeur, M. Le Névé, lui procura des leçons, à 3 francs par mois, tous les jours: il eut huit élèves en deux séries de quatre: il avait quinze ans!

Plus tard, il se fait maître d'études, « chien », comme il le dit, pour pouvoir préparer le concours de l'École normale, et ce Petit Chose breton en des lettres charmantes proteste de son chagrin d'être obligé de punir les enfants qui lui sont confiés.

A peine sorti de l'École normale, il y retourne comme professeur, grâce à la protection de Cousin, un maître qui savait se servir de ses élèves autant que les servir.

Jules Simon protesta contre le Deux-Décembre. Son cours fut supprimé. Il ne restait de permis à son activité que le livre. C'est alors que parurent le *Devoir*, la *Religion naturelle*, l'*École*, puis l'*Ouvrière*, qui l'avait fait pénétrer dans le monde industriel et qui devait faire de Jules Simon vieilli, l'apôtre de la philanthropie et de la solidarité. Il y gagna tout de suite une grande popularité. La politique le reprit et le garda presque tout entier pendant près de vingt ans.

Il fut le collaborateur intime de Thiers; il n'eut pas la même faveur auprès du maréchal de Mac-Mahon dont il devint le premier ministre.

M. de Mun a terminé sur une citation de la *Samaritaine*, de son futur confrère M. Rostand. M. d'Haussonville, au début de la réponse, rappelant la carrière militaire de M. de Mun, a fait un éloge significatif, en la circonstance, du *Désastre*, des frères Marguerite.

Comment, après la Commune, M. de Mun se tourna-t-il vers les questions sociales?

« Le hasard (s'il faut attribuer ces rencontres au hasard) vous mit en relation avec un de ces humbles frères comme Paris en cache beaucoup, qui ne vont point porter dans les réunions publiques ni dans les congrès démocratiques une parole retentissante, mais qui n'en sont pas moins de véritables amis du peuple, car ils lui consacrent en silence toutes les heures de leur modeste vie. Avec l'aide de quelques hommes de bien, en particulier de M. Augustin Cochin, dont je suis heureux de prononcer ici le nom, aujourd'hui encore si bien porté, ce frère avait fondé plusieurs années avant la guerre, dans le quartier Montparnasse, un cercle populaire où un assez grand nombre d'ouvriers avaient pris l'habitude de venir passer leurs soirées ou leurs dimanches.

» A quelques jours de là, réuni avec le vieux frère et trois amis dans une petite chambre d'ouvrier, vous faisiez le serment solennel de consacrer désormais votre vie au service de deux causes inséparables à vos yeux: la cause de l'Église et celle du peuple.

M. d'Haussonville n'a pas gardé rancune, comme tant d'autres royalistes, à M. de Mun, de faire passer l'Église avant le roi. Il l'a félicité d'avoir été fidèle à son serment, d'y avoir sacrifié sa carrière militaire.

« Rien au-dessus de la Croix! Rien au-dessus de l'Église. Telle a été, en effet, monsieur, la devise de votre vie. Aux intérêts de l'Église, tels que vous les avez compris, vous n'avez jamais rien préféré, et vous avez su faire, dès que vous avez embrassé sa cause, le sacrifice qui pouvait vous coûter le plus. »

L'EXPÉDITION DU DUC DES ABRUZZES

AU PÔLE NORD

Louis Amédée, duc des Abruzzes, est le dernier des fils du feu prince Amédée, duc d'Aoste, qui fut roi d'Espagne du 4 décembre 1870 au 11 février 1875. Le duc des Abruzzes est né à Madrid le 29 janvier 1873 et a porté le titre d'infant.

Maintenant, il est lieutenant de vaisseau dans la marine italienne et, de retour à peine d'un long voyage en Amérique (où il a brillamment accompli des tours de force d'alpinisme dans l'ascension des monts de l'Alaska), en prépare un autre plus émouvant au pôle nord.

Les journaux de Christiania viennent d'annoncer que le duc des Abruzzes y a eu, le 1^{er} courant, une interview avec le capitaine Sverdrup, qui prit part à l'expédition de Nansen. Le duc partira dans l'été prochain pour le Spitzberg, afin de prendre les dispositions définitives.

L'expédition commencera par la terre de François-Joseph, d'où elle tâchera de rejoindre la terre de Petermann. Là, si la glace le permet, l'on tentera d'arriver au pôle moyennant des traîneaux tirés par des chiens.

Conformément à l'avis du capitaine Sverdrup, le duc des Abruzzes s'adressera au gouvernement danois pour

obtenir les chiens groënlandais reconnus comme les plus résistants.

L'ÉGLISE

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE

Cette église, aujourd'hui affectée aux cérémonies du culte romain, chapelle nominale de l'Hôtel-Dieu, passe pour la plus ancienne de la capitale, parce qu'elle existait dès le VII^e siècle. Grégoire de Tours la signale dans sa chronique comme un sanctuaire très fréquenté. Dévastée par les Normands, et reconstruite au XIII^e siècle, elle présente les caractères de l'époque où l'ogive prit naissance.

On remarque, dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre, des colonnes très élégantes; les chapiteaux sont traités avec beaucoup de soin. Les chœurs, l'abside médiane et les deux petites absides latérales sont d'un beau caractère. Au moyen âge, on attribuait une vertu miraculeuse à l'eau d'un puits qui se voit encore un peu en arrière de l'abside méridionale.

Le portail et la cour de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, démolis à la fin du XVII^e siècle, ont fait place à la façade insignifiante et de mauvais goût qui existe aujourd'hui.

UN PIED FOSSILE

On vient de découvrir entre Aubignan et Lorise (Vaucluse), sur les bords de la Mède, enterrée à une petite profondeur, une pétrification très curieuse et peut-être unique.



M. ALEXANDRE BISSON

(Gravure de Reymond.) — Voir l'article « Théâtres ».

C'est un pied d'homme complet, surmonté d'une partie de jambe à hauteur, à peu près, de la moitié du mollet, reconnaissable au premier aspect.

La partie de jambe a une longueur de 0^m,17.

Le pied mesure 0^m,33, c'est-à-dire environ la longueur du pied de Roy (0^m,325). La différence avec un pied ordinaire s'explique par l'épaisseur de la couche calcaire. Il était évidemment plus petit.

Sa largeur moyenne est d'à peu près 0^m,07; son épaisseur en moyenne de 0^m,05; son poids total de 5 kilogrammes.

Le pied est recouvert en grande partie d'un tissu textile ou bandelette, également pétrifiée, dont les plis naturels, les mailles carrées, très régulières, innombrables, sont très apparentes.

La bandelette était rattachée sur cou-de-pied par des ligaments disparus qui ont laissé leurs empreintes en creux sur la pétrification: Il y en a sept dont six ont la largeur d'un cordon et le septième d'une courroie ou lanière de deux centimètres de largeur.

On remarque sur le pied un triangle superposé qui devait être un coin de suaire ou de manteau.

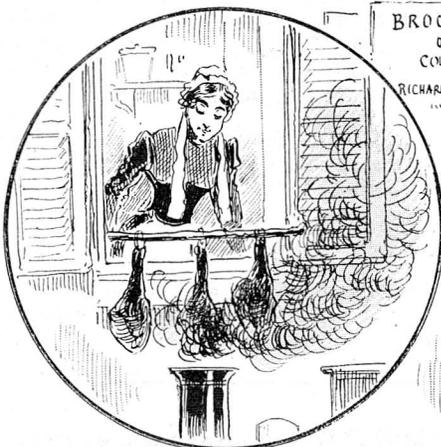
Cette superbe trouvaille, unique probablement, a été soumise à l'examen de M. le docteur Marin qui, du premier coup d'œil a reconnu un pied d'homme.

Le docteur a corroboré son diagnostic par la constatation du *calcaneum*, de la dépression du tendon d'Achille, des diverses molléoles, du gros orteil et des autres données anatomiques.

C'est un pied humain, a-t-il



PARIS. — L'ÉGLISE DE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE. — (Dessin de M. Jacques Abeillé.)



Le Métropolitain

Les locataires d'entresols pourront sans frais fumer leurs jambons, ce qui amènera la hausse des loyers.



- Vas donc pas été au Moulin, le soir de la Mi-Carême ?
- J'aurais pas, notre cliente chic avait filé sur Nice avec son linge.



- Encore vous !
- Depuis le temps que j'attends le ruban violet, j'ai cru avoir le droit de solliciter la rosette.



- Je consens à l'encadrer votre tableau, mais faites le admettre au Salon d'abord. Je ne veux pas exposer mon travail à un refus !



- Comment ! encore au lit, à dix heures !
- Le mandement permet de faire gras en carême... j'ai fait la grosse matinée.



- Vous comprenez, mademoiselle, j'en voudrais pas avoir l'air d'être un décoré d'hier...
- Parfaitement ! nous avons des rubans d'opale... mais c'est plus cher.

- Hélas ! oui... j'y viens chaque année, espérant que le spectacle écœurant de toutes ces obésités m'attirera un prétexte.



- La Cour vous a accordé le bénéfice de la loi Béranger.
- C'est une aggravation de peine, mon Président : je n'ai pas de quoi manger ni ne sais où dormir.



- Vrai, p'pa, tu viens encore de faire voter deux millions pour le départ ?
- Ou seras certainement réélu !
- J'y compte bien... mais pourvu que le Sénat les refuse, sinon nos finances seront dans un triste état !

- Pourquoi vous traîner ainsi à 4 pattes ?
- Dans l'espoir de participer au legs de deux millions dont les animaux viennent de bénéficier.

- Mais oui, mon gendre, j'ai osé affronter la foule en plein carnaval et partout j'ai trouvé une grande bienveillance à mon égard...
- Parbleu !... à défaut de boeuf gras.

- Non, mon ami, pas par là, tu y viendras demain...
- Oui... mais les fromages seront peut-être sortis !



- Pour obtenir un secours, avez-vous des titres ?
- Tant donc être noble pour avoir de quoi boulotter ?

- Alors votre fils étudie la médecine ? longue et pénible carrière...
- Oh ! mais, chère Madame, il ne compte guère exercer que comme député, à l'exemple de tant d'autres.

- J'te dis qu'il est sûr d'être nommé, mon candidat, y sort de prison...
- Y sera ratié par la main, que j'te dis ! y revient du bain, lui !

- Bst !.. Cocher, une petite course...
- Quand on fait des petites courses, on prend l'omnibus, indigents !

conclu, par la raison que ce ne peut être autre chose. C'est un pied d'homme plus certain que celui dont l'empreinte épouvanta si fort Robinson Crusé.

Si l'on avait besoin d'autres preuves, on n'aurait qu'à analyser un fragment de la jambe et l'on trouverait certainement les phosphates de l'os. On pourrait encore, en grattant la surface supérieure, distinguer les deux os de la jambe.



Il y a lieu de remarquer que ce pied est tourné comme on l'a observé sur des momies égyptiennes.

A qui appartient ce pied? Le propriétaire, disparu depuis plus de quatre mille ans, ne l'a pas encore réclamé, mais ce qu'on peut dire, c'est que cette pièce anatomique remonte à la plus haute antiquité, attendu que la région où elle était enfouie a été sous les eaux de la mer pendant des siècles et que la longue période exigée pour la pétrification de ce pied a précédé de toute sa durée le retirement des eaux.

L'intérêt de ce fossile au point de vue de l'anatomie, de la paléontologie et de l'histoire naturelle n'est pas le seul qu'il présente; la bandelette offre, peut-être, le plus précieux de tous, car elle prouve qu'à l'époque la plus reculée on connaissait l'art des tissus et qu'il ne faut pas seulement attribuer aux tissus des momies d'Égypte l'honneur de démontrer que l'industrie textile était encore plus ancienne que les Pharaons, datant cependant de quarante siècles.

Bien plus encore, c'est une pièce de conviction démontrant que notre beau pays a été un des premiers habités sur le Globe et peut disputer à l'Égypte et à la Chine leur prétention à cette antique noblesse.

On pourrait produire cette pièce à l'exposition de 1900. Elle prouverait à l'industrie que si notre pays savait, dans l'antiquité, se confectionner les culottes dont parle Jules César (*Gallia braccata*), il avait aussi, avant le déluge, droit à un brevet d'invention s. g. d. g. pour la fabrication des espadrilles.

ERNEST CHALON,
Ancien receveur des Domaines en retraite

LA MORT TRAGIQUE DE FÉLIX CAVALLOTTI

Dimanche dernier, 6 courant, le député Félix Cavallotti (tête et bras du parti républicain-socialiste et qui fut le plus fier et cruel ennemi de l'ex-ministre Crispi, poussé par lui sur le banc des accusés) a trouvé une mort inattendue dans son trente-troisième duel.

Il avait provoqué un autre député, M. Ferruccio Macola, directeur de la *Gazette de Venise*; la question, purement politique dans son commencement, avait dégénéré, lorsqu'elle paraissait devoir être abandonnée, en une polémique exclusivement personnelle.

Les adversaires se sont battus à trois heures de l'après-midi dans le jardin de la comtesse Cellere, sur la route Prénestine, tout près de Rome. Au troisième assaut, M. Macola se tenant sur la défensive avec le bras tendu et le sabre en première, M. Cavallotti bondit sur lui, mais la pointe du sabre lui entra dans la bouche. Un flot de sang en jaillit. On tenta en vain de lui lier les artères, mais la mort survint sans qu'il pût parler.

Cavallotti était de famille vénitienne, mais né à Milan le 6 novembre 1842; il prit part comme volontaire à la guerre de 1860. Élu député en 1873, il représentait le collège de Corteaolona.

Écrivain, poète, auteur dramatique, il laisse au théâtre les *Pezenti* (Gueux), *Agnès, Alcibiades, l'Épouse de Menècles, la Fille de Jephthes*.

La lutte politique l'avait, dans ces derniers temps, éloigné de l'art, qui avait fondé sur lui de grandes espérances. Dans toutes les villes italiennes, la mort de Cavallotti a suscité de violentes manifestations contre le duel, ce reste de cruauté indigne d'un pays civilisé.

CHARLES ABENIACAR.

MENUS FAITS

Concours musical de l'Éclair. — Décision du Jury. — Le jury du Concours musical de l'Éclair pour la composition d'une marche à grand orchestre dite « Marche de l'Alliance » vient de terminer ses opérations.

Le 17 décembre 1897, après avoir examiné au cours de plusieurs réunions les deux cent quarante-neuf manuscrits envoyés au Concours, le jury présidé par M. Th. Dubois décida que seules les partitions portant la marque F. B. G. 2 G. et la devise *Fac et Spera* seraient réservées, pour l'orchestration. D'accord avec la direction de l'Éclair, le jury vota que les quatre primes de cent francs ne devant pas être décernées, le montant en serait reporté sur les deux partitions réservées.

Dans une dernière séance qui vient d'avoir lieu, après avoir examiné l'orchestration des deux partitions réservées le jury a décidé à l'unanimité de décerner le premier prix de 1.200 francs à la partition F. B. G. 2 G., œuvre de M. Paul Fauchey compositeur, et le second prix de 600 francs, à M. Th. Sourilas.

L'œuvre de M. Paul Fauchey sera exécutée pour la première fois le 16 mars au Casino de Paris. La partition pour piano sera mise sous peu en vente par l'Éclair.

Nous invitons les concurrents qui n'ont pas encore retiré leur partition à vouloir bien le faire avant le 31 mars courant.

Le bal donné par la Société des employés en librairie de Paris aura lieu le samedi 26 mars prochain, à l'Hôtel Continental.

Une décision gracieuse du gouverneur militaire de Paris autorise les officiers de la réserve et de l'armée territoriale à assister en tenue à cette fête.

Deux orchestres dirigés par MELÉ, assurent à ce bal un succès complet justifié par les demandes qui affluent au Cercle de la librairie et dans les principales librairies parisiennes.

Le prix du billet est de 10 francs pour un cavalier et deux dames.

PETIT COURRIER

MÉFIIONS-NOUS!

L'espionnage est partout : en bas, au centre, en haut. On vient de découvrir qu'une nation voisine Cherchait à dérober les secrets de l'usine Qui fait la pâte exquise et pure du Congo!

Le quart d'œil au savonnier Victor Vaissier.

Toutes les personnes qui ont fait emploi du vin *Mariani* reconnaissent que c'est un stimulant incomparable, un excitateur vital de premier ordre. A ces propriétés, qui se révèlent dès le premier flacon, le cordial célèbre joint celle de nourrir, de fortifier de façon durable les organes fatigués ou affaiblis, d'entretenir, en les augmentant chaque jour, leur résistance et leur solidité.

CHOCOLAT PIHAN 4, Faubourg St-Honoré, Paris

RÉBUS



Explication du rébus n° 2242 :

Pont P — César — E — Crassus — fort — mère — le premier triumvirat — l'an VI sent 93 — deux rhums.

Pompée, César et Crassus formèrent le premier triumvirat l'an 693 de Rome.

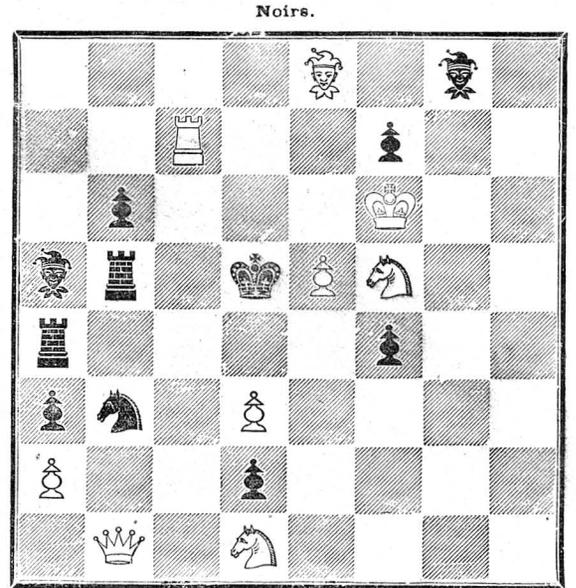
Le rébus n° 2242 a été deviné par Ch.-Eugène Tissot, à Neuchâtel (Suisse); Jean Jollit, café du Théâtre de la Renaissance, Nantes; les gros bidons du faubourg Montmartre; Mouillé, dit Chocolat, propriétaire à la Fourchette-de-Brie; Cervier et Ludu, les intrépides pêcheurs à la ligne; T. du Caze, du Plateau de Malzéville; Bill-Hard, Piedpourec-Revisse, de Meudon.

Le rébus n° 2241 a été deviné par les habitués du café de la Division, Limoges: nous étions cinq au cercle, c'est neuf, Nancy; un réserviste de la 17^e section d'infirmiers; Henri, bar Américain, Lyon.

N. B. — Les solutions doivent nous parvenir le mardi de chaque semaine, avant midi. Celles qui nous parviendront après seront insérées dans le numéro suivant.

ÉCHECS - PROBLÈME N° 1383

par
M. L. A. KUIJERS



Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

Solution du problème n° 1380

par
M. SAHLBERG

(UNIVERS ILLUSTRÉ du 26 février 1898.)

- | | |
|------------------------------|------------------------------|
| BLANCS | NOIRS |
| 1. F 5 F D. | 1. R pr. C ou A, B, C, D, E. |
| 2. T 6 D éch. | 2. R joue. |
| 3. P ou C fait éch. et mat. | |
| | A |
| 1. | 1. T pr. F. |
| 2. D 1 R éch. | 2. R joue. |
| 3. D 4 R éch. et mat. | |
| | B |
| 1. | 1. C pr. C. |
| 2. P 4 D éch. | 2. R pr. T. |
| 3. D 6 T R éch. et mat. | |
| | C |
| 1. | 1. T 5 F D ou T pr. P. |
| 2. F 6 D éch. | 2. R pr. C. |
| 3. D 4 ou 5 F D éch. et mat. | |
| | D |
| 1. | 1. C 1 ou 3 F D ou 4 F R. |
| 2. T 5 F R éch. | 2. R 3 R. |
| 3. C 7 F D éch. et mat. | |
| | E |
| 1. | 1. Autre coup. |
| 2. P 4 D éch. | 2. R pr. C. |
| 3. T 6 D éch. et mat. | |

Solutions justes :

MM. Léon Guinet, à Lyon; Louis de Croze, à Marseille; A. Thionville; Cercle Philidor, au café du Globe, à Paris; Najotte; Coutelier; le commandant Boutigny, à Saint-Maur; Régence marseillaise. au Cercle Provençal; Cercle artistique et littéraire de la rue Volney; Cercle de l'Union, à Pau; Jean Bertoud, du Cercle artistique de Montpellier; Guitera, à Ajaccio; Grand Cercle, à Saint-Étienne.

PROBLÈME n° 1379. — M. Malaterre, à Colombiers.

CORRESPONDANCE

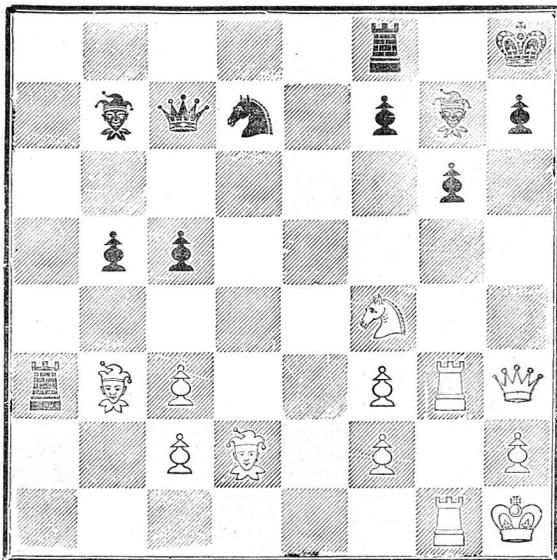
MM. Guitera et plusieurs amateurs. — Pour que les solutions parviennent en temps utile, il faut les adresser directement comme il est indiqué dans chaque numéro depuis plusieurs mois.

A. D — à 1 D 1 F R les Noirs répondent — T pr. P.

N° 126.

Fin d'une partie jouée récemment au Cercle d'Échecs de Palerme.

Noirs.
M. Farraone.



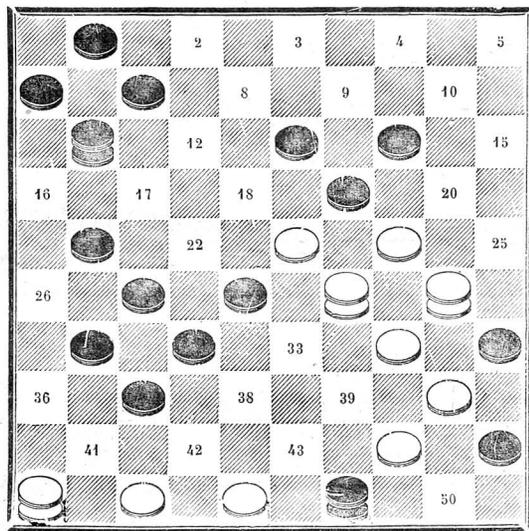
Blancs.
Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

Toutes les communications relatives aux Échecs doivent être adressées à M. Numa Preti, 72, rue Saint-Sauveur, Paris.

DAMES - PROBLÈME N° 500

par
M. MATHIEU JUSTIN, café du Progrès, à Sénas.

Noirs.



Blancs.
Les blancs jouent et gagnent.

Solution du problème n° 496

par
M. ESTIENNE MICHEL, Cercle des Amis de Saint-Marcel.

(UNIVERS ILLUSTRÉ du 19 février 1898.)

44 39 39 34 49 44 32 28 41 37 46 10 25 3
18 29 29 40 40 49 22 31 49 41 4 15 gagne

Solutions justes :

MM. J. Ville, à Aix-en-Provence; café Pujol, à Rivesaltes; Porus Thomas, à Ganges; C. de M., à Nyon; Jean Néacé, Paris; Malaterre, à Colombiers; Junillon, à Montbrison; Vidal Henri et Mathieu Justin, à Sénas; un lecteur de la rive gauche, à Paris; A. Ginoux, café Ginoux, à Noves; Gannerre, à Roquevaire; L. Rouanet, café du Pavillon, à Bédarieux; B. Moreau, à Fixin; un amateur du café du Globe, à Paris; Pelletier, café des Omnibus, place Pigalle; les Renardiers du café du Balcon, à Lespignan; les amateurs de dames de V.; Th. D. B., Paris; un Parisien; Fernand Dubois, au Cateau; deux joueurs du Rendez-vous des tramways du Louvre; F. Huet; un Versaillais; F. B., à Paris; A., café Français; un voyageur de commerce; A. N. brasserie Suisse, Marseille; un postier; une mésange, à Boulogne.

Adresser les problèmes et solutions de Dames, à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine).

DOMAINE DE MONTHORIN

Contre l'envoi d'un mandat-poste de 11 fr. 25 adressé à M. Hurlin, régisseur à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine), il sera expédié un colis postal de 2 kilos 500 de beurre garanti pur de tout mélange de margarine. Beurre frais de 1^{re} qualité.

MENU DU DIMANCHE

- Potage. — Potage pâtes d'Italie.
- Relevé. — Raie à la sauce blanche.
- Entrée. — Côtelettes d'agneau à la Soubise.
- Rôt. — Filet de chevreuil rôti.
- Légumes. — Purée de lentilles aux croutons.
- Entremets. — Gâteau à la crème vanillée.
- Dessert. — Fromage et pommes.
- Vins. — Château-Chambolle, Musigny.

Fine Bourgogne.

Frédéric Mugnier, propriétaire, Dijon et Chambolle.

Un verre de Benedictine.

RAIE A LA SAUCE BLANCHE

Faites cuire votre raie dans un court-bouillon, quand elle est cuite, vous en ôtez la peau de dessus des deux côtés, vous la parez et la mettez sur le plat; vous la masquez d'une sauce blanche avec des câpres par-dessus, ou bien avec des cornichons coupés en dés.

CALMANN LÉVY, éditeur, 3, rue Auber

LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

NOUVEAUTÉS DE LA SEMAINE

E. RENAN et M. BERTHELOT. — *Correspondance*, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

BRADA. — *L'Ombre*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE DU N° 6. — 15 MARS 1898.

- Léon Daudet. — *Alphonse Daudet*. — 1.
- Maurice Maindron. — *Saint-Cendre* (5^e partie).
- Gaston Paris. — *La Légende du Tamhauser*.
- Georges Gaulis. — *Les Allemands à Constantinople*. — 1.
- H. de Balzac. — *Lettres « à l'Étrangère »* (3^e série-III).
- Un Algérien. — *Problèmes algériens*.
- Jacques Normand. — *Les Petits Manchons*.
- Édouard Comte. — *Au Palais de Justice*. — *En Province*.
- XX. — *Mulhouse*. — 15 mars 1798.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 FR. 50.

BUREAUX :

Paris. Faubourg St-Honoré, 85 bis, Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 120 MILLIONS
Siège social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe; — Ordres de Bourse (France et Etranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Exposition de 1900, Bons Panama, etc.); — Escompte et Encaissement de coupons; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-verification des tirages; — Transports de fonds (France et Etranger); — Billets de crédit circulaires; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
52 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 226 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

A VENDRE

CINQ ACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ ANONYME DU NOUVEAU CIRQUE

AU PRIX DE 300 FRANCS

S'adresser au bureau du journal.

POUR LES ANNONCES

S'adresser à M. BAUDOIN, 8, rue Favart

(Près l'ancien Opéra-Comique,

RAIFORT-IODÉ
de J. BUCI
(SIROP FAIT A FROID)
Contre les Glandes du Cou — Rachitisme — Mollesse des Chairs — Pâleur — Eruptions de la Peau — Croutes de Lait, etc.
Il remplace les huiles de foie de morue; c'est un puissant énergique.

PRIX DU FLACON : 3 fr.

PRIME ARTISTIQUE Très joli portrait

miniature sur ivoire 60^m/m, 25 fr., ou peint sur médaillon ovale porcelaine émail 230^m/m, 20 fr., ou encore sur toile buste 1/4 nature, 15 fr. — Adresser à M^{me} HENRI, lauréat Ecole Beaux-Arts, 15, boulevard Saint-Martin, Paris, une photographie, qui sera rendue, et le signalement.

Vente au Palais, à Paris, le 6 avril 1898, à 2 heures.

MAISON RUE JEANNE-D'ARC, 60

Contenance : 510 mètres environ.
Revenu net : 9.503 fr. environ.

Mise à prix : 100.000 fr.
S'adresser à M^e G. GARET, avoué à Paris, 14, r. du Quatre-Septembre;
M^e Gieules, avoué à Paris; M^{es} Taupin, notaire à Clichy, et Fauchey, notaire à Paris.

FDS FLEURS et PLUMES : Maison Alexandrine, Paris, 182, r. Rivoli, le 26 mars 1898, à 1 h. M. à pr. pouv. être baiss. 5.000 fr. March. en sus. Consign. 300 fr. S'adr. à M. COTTY, syndic, 5, rue Suger et au notaire.

FDS LIMONADIER à BOIS-COLOMBES, r. des Aubépines, 43. A adj. Et. MANUEL, not., 182, r. Rivoli, le 26 mars 1898, à 1 h. M. à pr. pouv. être baissée 10.000 fr. March. en sus. Loyer à remb. 4.000 fr. S'adresser à M. COTTY, syndic, 5, rue Suger et au notaire.

Vente au Palais, à Paris, le 30 mars 1898, deux heures.

MAISON RUE SAUFFROY, 32

Revenu net environ 1.400 francs. Mise à prix 12.000 francs.
MAISON A SAINT-OUEN passage de la Raffinerie, 1 bis. Revenu brut environ 1.540 francs. Mise à prix 10.000 francs.

TERRAIN A SAINT-OUEN angle rue Arago et passage Raffinerie, 152 mètres 47 environ. Mise à prix 2.000 francs.
S'adresser à M^{es} Pierre LAUNAY, avoué, rue de la Banque, 1; Labat et Emile Bertinot, avoués.

Vente au Palais, à Paris, le 31 mars 1898.

MAISON A LEVALLOIS-PERRET

4, rue de Gravel.
Mise à prix. 15.255 francs.
S'adresser à M^{es} Rouy, avoué, 6, rue de Trévisse; Émile Roche, Gieules, Tissier, avoués.

MAISON F^g S^t ANTOINE 104. Cont. 819^m. Rev. à Paris br. 27.980 fr. M. à pr. 260.000 f. A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, 29 mars 1898. S'adresser à M^e FOURCHY, notaire, 41, rue des Pyramides.

HOTEL AV. JARDIN près ÉLYSÉE, angle rue Cambacérés, 1, et des Saus-saies, 49. Cont. 1.352^m, 70. Lib. de loc. M. à p. 700.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, 29 mars 98. S'adr. à M^e KASTLER, not., 416, faub. St-Honoré, qui déliv. perm. vis.

VENTE au Palais le 2 avril 1898, à deux heures, en DEUX LOTS

MAISON A PARIS

Passage Saulnier, 7, revenu brut évalué 26.270 francs. Mise à prix : 150.000 francs.

MAISON A BOIS-COLOMBES

rue des Chambards, 2. Mise à prix 15.000 francs.
S'adresser à M^{es} CORROT, Lamare, Fromageot, avoués, M^e Bourgoin, notaire, à Nanterre; à M. Lemarquais, administrateur.

MONTREUIL -SOUS-BOIS. Maison av. jard., r. de Pa-ris, 126. Cont. 1.264^m. Rev. br. 4.400 fr. M. à pr. 30.000 fr. A adj. s. 1 enc., ch. n. Paris, 22 mars 98. S'ad. à M^e PINGUET, not., 18, r. des Pyramides, Paris,

ADJUDICATION étude M^e Paul Rigault, not., le 23 mars 1898, 1 heure d'UN ETABLISSEMENT DE

GRAVURES ET IMPRESSIONS DE LUXE

15, rue Lakanal, à Montrouge.
Mise à prix (pouvant être baissée) 6.000 francs.
S'adresser à M. Alexandre GAUT, administrateur de Sociétés, 408, rue Saint-Honoré, Paris, et audit notaire.

CRÉANCE de 49.528 fr. 39. S'adr. M. Derembourg, à adj. étude Pinguet, not. 18, r. des Pyramides, le 22 mars 3 h. préc. M. à pr. 3.000 fr. Consign. 500 fr. S'adresser à M. Ch. LESAGE, liquidateur jud., 7, r. Christine et au not.

2 MAISONS à Paris : 1^o bd. Saint-Germain, 449, angle r. Rennes; 2^o r. de la Fidélité, 5. Cont. 495^m et 766^m. Rv. b. 58.246 fr. et 35.521 fr. M. à p. 500.000 et 300.000 fr.
DOMAINE de BARBANTHALL commune de Marçilly, ligne de l'Est, stat. de Romilly-sur-Seine, 2 h. 1/2 de Paris. CHATEAU, parc, ferme, terres, prés, bois. Cont. 295 hect. Rev. br. 18.080 fr. Mise à pr. 300.000 fr. A adj. sur 1 ench., ch. not. 5 avril 1898. S'adresser aux notaires M^{es} Lindet et LEFEBVRE, 34, rue Tronchet, dép. de l'encl.



LE DUC DES ABRUZES



FÉLIX CAVALLOTTI

(Portraits exécutés par M. P. Toussaint, d'après des photographies communiquées par M. Ch. Abéniacar.) — Voir pages 187 et 190.

Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A.-C., Ex-Médecin de Marine).

Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT CENTRAL : Pharmacie, Rue du Louvre, 5^{bis}, PARIS

Exiger : Formule du Docteur A.-C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

COMPOSITION

QUINQUINA
COCA
KOLA
CACAO
PHOSPHATE DE CHAUX
SOLUTION IODO-TANNIQUE
Excipient SPÉCIAL DÉSILES

L.T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE

CORYLOPSIS DU JAPON

SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUFRE

LAIT D'IRIS
POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER A PARIS

Cacao van Houten

Le Meilleur des CHOCOLATS liquides et le plus délicieux

UNE CUILLERÉE A CAFÉ SUFFIT POUR UNE BONNE TASSE D'EXCELLENT CHOCOLAT

C'est le repas du matin dans le monde entier

Fruit laxatif rafraîchissant
contre
CONSTIPATION
Hémorroïdes, Bile, Embarras
gastrique et intestinal, migraine
en provenant

TAMAR INDIEN GRILLON

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris
Détail dans toutes les Pharmacies

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

Aucun produit de parfumerie ne peut être comparé au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** pour assainir la bouche en tuant les microbes qui s'y développent, purifier l'haleine et raffermir les dents déchaussées. — Il possède en outre l'avantage d'une innocuité absolue, condition nécessaire pour un produit d'un usage journalier.

Le flacon : 2 fr., les 6 flacons, 10 fr. — Dans Pharmacies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

NE COUPEZ PLUS VOS CORS

GUÉRISSEZ-LES AVEC LE **CORICIDE RUSSE**

1/2 FLACON 1'20 LE FLACON 2 FR.

ON LE TROUVE PARTOUT ET PHARMACIE CENTRALE : 50 et 52, Faubourg Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.

Le Coricide Russe étant liquide pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les emplâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

ETABLISSEMENT de St-GALMIER (Loire) Exiger le Cachet vert et la Signature :

SOURCE BADOIT

L'Eau de Table sans Rivale. — La plus Limonde

GRATIS

Album de tous instruments de musique brevetés se jouant en une heure sans apprendre une note de musique : accordéons, violons à clavier, cithares, etc. Tous autres instruments s'apprenant en huit jours par nos excellentes méthodes offertes gratuitement à tout acheteur.

Orgues à cartons pour bals de famille et petites sociétés, belle sonorité avec 20 airs 38 fr.
Boîte à musique jouant seule 25 airs 38 fr.
Catalogue 50 pages, 200 gravures, gratis et franco.
Hay aîné, Maison musicale. Lyon.